Cinquième Année. — N° 113 15 SEPTEMBRE 1901 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

# QUELQUES RÉFLEXIONS SUR TILLY

Plusieurs de nos lecteurs semblent regretter que les derniers faits de Tilly — le phénomène des *boules* — soient des faits d'ordre physique, de simples effets d'optique.

J'avoue que je ne partage point ce regret, et j'en ai donné une première raison : le merveilleux de ces faits, ajouté au merveilleux des manifestations précédentes, ne se comprendrait point ; il serait une redite, une redondance, une superfétation, et constituerait surtout un argument vraiment très fort pour la thèse de ceux qui, dans l'extranaturel de Tilly, ne veulent voir que de l'extranaturel diabolique.

Mais je fais mieux que de ne pas partager le regret de certains de nos lecteurs. Je me réjouis très sincèrement que des témoignages nombreux — il m'en est parvenu de nouveaux depuis l'apparition de notre dernier numéro — soient venus établir que le phénomène en question était d'ordre purement naturel.

Cette constatation, en effet, a des conséquences que, jusqu'à présent, peu de personnes ont aperçues, et qui, à mon sens, sont d'une portée considérable.

Ces conséquences, je voudrais, en quelques mots très brefs, les exposer.

Il y a une chose qu'il est, tout d'abord, nécessaire de remarquer, c'est que les habitants de Tilly, dont le Révérend Père L... a recueilli les dépositions écrites, étaient tous convaincus qu'ils avaient été témoins d'un phénomène inexplicable et merveilleux. Le Révérend Père L... lui-même était persuadé que ce phénomène était d'ordre extranaturel. Il n'aurait certainement pas procédé à son enquête s'il avait eu la conviction contraire, car je ne sache pas qu'il se soit fait une spécialité de l'étude des phénomènes de l'optique ou de la météorologie.

Or, il s'est trouvé que les dépositions de ces témoins, dont pas un ne supposait qu'on pût contrôler ses dires, décrivaient sans exagération, avec une précision presque scientifique, les diverses phases d'un phénomène qu'il a été loisible à tous les curieux de constater et de contrôler depuis.

Pour ma part, dans le petit village de Champrosay où j'ai installé les miens pour la saison d'été, j'ai pu, presque tous les soirs, observer et faire observer les phénomènes qui ont attiré de nouveau l'attention sur Tilly.

J'ai même pu les observer avec plus de loisir qu'à Tilly et constater certains détails, relatés dans le rapport du Révérend Père L..., et qui m'avaient échappé tout d'abord.

Or, qu'est-ce que cela prouve ?

Ce que cela prouve, vous l'avez déjà deviné. Cela prouve la véracité et la véridicité des habitants de Tilly que le Révérend Père L... a interrogés.

Des sceptiques doutaient de la bonne foi de ces braves gens.

— On ne peut avoir confiance dans le témoignage des habitants de Tilly, disaient ces incrédules. Les habitants de Tilly ont trop d'intérêt à faire croire qu'il se passe chez eux des événements miraculeux !

Le doute s'appliquait, non seulement au bon

sens, au jugement, à l'intelligence des témoins : il s'appliquait surtout à leur bonne foi.

Aujourd'hui un tel doute n'est plus permis.

La conformité, la correspondance — l'*adéquation*, comme disent les philosophes — des témoignages recueillis par le Révérend Père L... avec les phénomènes, est, en effet, parfaite, absolue. Il n'y a qu'à le vouloir pour s'en rendre compte.

De cette remarque, il résulte, pour l'avenir de Tilly, une conséquence qui, je le répète, est, à mon sens, d'une portée considérable.

S'il est prouvé — et cette preuve est faite — que les habitants de Tilly ne sont point les dupes de leur imagination, qu'ils n'ont point menti, qu'ils n'ont rien exagéré, en décrivant les phénomènes qu'ils ont observés en 1901, alors qu'ils supposaient ces phénomènes surnaturels, comment pourrait-on soutenir qu'ils ont menti, qu'ils ont été illusionnés, qu'ils ont exagéré tout au moins leurs descriptions, en 1896 ?

Leur bonne foi est établie.

L'exactitude de leurs observations est démontrée.

Je suppose, quant à moi, que ce raisonnement est de nature à impressionner les plus endurcis parmi ceux qui niaient la réalité des apparitions du Champ Lepetit.

Et si, à toute force, on veut voir une relation quelconque entre ces apparitions et les faits récents, cette relation ne me semble pouvoir exister que dans la forme et dans la mesure que je viens de dire.

Mince en apparence, cette relation est, en réalité, on le verra bientôt je l'espère, pour ceux qui savent approfondir les leçons cachées des choses, un des plus sûrs arguments en faveur de la thèse des véritables amis de Tilly.

GASTON MERY.

## SUITE DE L'ENQUÊTE
### du Révérend Père L...

*Le Révérend Père L..., l'auteur du remarquable rapport sur les derniers phénomènes de Tilly, que nous avons publié dans notre numéro du 15 août, nous adresse la lettre suivante :*

9 septembre 1901.

Mon cher Monsieur Mery,

Grâce à vous, l'attention d'un nombreux public est de nouveau éveillée du côté de Tilly. Le moment est venu de vous communiquer quelques détails complémentaires qui ne manqueront pas, j'en ai l'espoir, de vous intéresser. Il aurait peut-être été prématuré de les livrer à la publicité plus tôt.

Veuillez agréer, mon cher monsieur Mery, l'expression de ma sincère estime et de ma profonde sympathie.

Père L...

*A cette lettre était jointe la notice que voici :*

Vers la dernière quinzaine de décembre 1899, Mme Y.., remarqua une étoile qui n'était en rien semblable aux autres. Elle était très grosse et projetait une lumière extraordinaire ; elle semblait, en outre, très rapprochée de la terre.

Plusieurs jours durant, de huit heures à minuit, elle contempla avec d'autres personnes cette étoile qui paraissait de la grosseur d'une orange de moyenne grandeur.

La veille de Noël, une croix nettement dessinée, d'un blanc argent très clair, parut au dessus.

Le même phénomène se reproduisit les trois jours suivants.

La croix paraissait avoir de 10 à 12 centimètres.

Le 6 janvier 1900 (1), le jeudi saint, et le premier dimanche de juillet (2), au milieu de l'étoile apparut très visiblement une tache rouge clair, de forme ovale ; l'étoile diminua alors d'éclat, comme si cette tache eût étendu un léger voile sur elle : la croix elle même ne parut plus d'un blanc aussi brillant, et prit une teinte d'ivoire.

L'étoile ne parut plus après le premier dimanche de juillet.

Le dernier jour du mois de juin 1901, vers huit heures du soir, la même personne, qui gardait la maison pendant le Salut du Saint-Sacrement que l'on donnait à l'église de la paroisse pour la clôture du mois du Sacré-Cœur, et qui se trouvait alors dans la cour extérieure, aperçut tout à coup, à gauche du soleil, trois croix d'un rose très foncé. Elle crut d'abord être le jouet d'une illusion, mais aussitôt les croix devinrent très lumineuses, le ciel paraissant tout autour d'un beau vert émeraude. L'effet était d'autant plus saisissant que la croix du milieu était haute de huit à neuf mètres, et que les deux autres arrivaient à peine à la hauteur du croisillon.



(1) Anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc.
(2) Fête du Précieux-Sang, 1er juillet 1900.

# REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Le Merveilleux et les Tsars.*

La vieille et spirituelle princesse Riazan causait, hier, dans ce salon de la rue Rembrandt où le sâr Peladan a introduit les lecteurs de *Curieuse*.

— ... Sur les cinq tsars du XIXe siècle, disait-elle, trois ont été de grands mystiques : Paul Ier, Alexandre Ier et Nicolas II.

Fils d'un empereur assassiné et de la mère la plus cruellement tyrannique qui se puisse imaginer, traité par elle en héritier, en ennemi, veuf d'une femme qu'il aimait éperdûment, et dont la grande Catherine, pour le décider à se remarier, lui mit sous les yeux les lettres d'amour du comte Razonmowski, Paul Ier fut une sorte d'Hamlet qui dialogua souvent avec l'Ombre. Vous savez que son avènement lui fut annoncé par un songe. Le comte Rostopchine, son plus intime ami, l'a raconté :

« Le grand-duc et la grande-duchesse (1) racontèrent un rêve extraordinaire qu'ils avaient fait la nuit précédente. Le grand-duc s'était senti attiré vers le ciel par une force invisible et surnaturelle, ce qui le fit se réveiller plusieurs fois ; mais aussitôt qu'il se rendormait, le même rêve se répétait. Enfin, réveillé tout à fait et voyant que la grande-duchesse ne dormait pas non plus, il apprit d'elle, à son grand étonnement, qu'elle avait eu la même vision et qu'elle en avait été agitée comme lui. Le dîner fini, comme le grand-duc s'en retournait à Gatschina avec sa suite, il rencontra un de ses hussards qui venait lui annoncer l'arrivée au château du comte Zoubow, porteur d'une nouvelle importante. »

Cette nouvelle était que l'impératrice avait été frappée, à cinq heures du matin, d'une attaque d'apoplexie. Paul repartit immédiatement pour Saint-Pétersbourg. Rostopchine, qui accourait au-devant de lui, le rencontra à moitié chemin :

« Quand je m'approchai de la portière, dit-il, il reconnut ma voix et s'écria : « Ah ! c'est vous, mon cher Rostopchine. » Il descendit aussitôt et je lui racontai tous les détails. « Faites-moi le plaisir de me suivre, dit-il, nous arriverons ensemble ; j'aime à vous avoir près de moi. » Je me mis en traîneau avec Bikow et nous le suivîmes.

« Ayant dépassé le palais Tchesma, le grand-duc sortit pour un moment de voiture, et j'appelai son attention sur la beauté de la nuit. Elle était tout à fait calme et claire ; il n'y avait pas plus de trois degrés de froid ; la lune tantôt se cachait derrière les nuages, tantôt nous éclairait ; il semblait que dans l'attente du grand événement qui se préparait sur la terre, tous les éléments se taisaient et faisaient place à un calme majestueux.

« Je regardai le grand-duc ; il avait les yeux élevés vers la lune qui l'éclairait en plein, et je vis son visage inondé de larmes. Impressionné par les émotions de cette journée, dévoué de cœur et d'âme à l'homme qui montait en ce moment sur le trône de Russie, je me représentai vivement toutes les suites, toute la gravité des premiers pas et des influences qui pouvaient agir sur les vues d'un souverain autocrate, plein de force, de santé, de fougue, et qui avait perdu la faculté d'être maître de lui-même. Oubliant la distance qui nous séparait, je saisis impétueusement sa main et je m'écriai : « Monseigneur, quel moment pour vous ! » A quoi il répondit, en serrant fortement la mienne : « Ecoutez, mon cher, écoutez ! j'ai vécu quarante-deux ans, Dieu m'a soutenu. Peut-être me donnera-t-il la force et la raison nécessaires pour supporter l'état auquel il me destine ; j'attends tout de sa bonté. »

Sa piété bizarre alla jusqu'à vouloir dire la messe, en sa qualité de chef suprême de l'Eglise orthodoxe. « Puisque je suis leur chef, disait-il, j'ai le droit de faire tout ce qu'ils font. » Il commanda des ornements somptueux, fit installer une magnifique chapelle et il s'apprêtait à pontifier lorsqu'un évêque russe s'avisa de lui dire que, d'après saint Paul, un veuf remarié ne pouvait être admis aux ordres sacrés.

Son universelle défiance et les actes de dureté auxquels elle entraînait ce prince si généreux et si chevaleresque par instants, avait pour causes non-seulement les tristes leçons de Catherine, mais encore une prédiction qui lui fut faite dans sa jeunesse par une vieille bohémienne, à Gasselin, où il était comme exilé. La vieille, qui n'avait pas eu l'air de reconnaître ce promeneur solitaire et sombre, lui dit :

— Tu règneras comme ton père... Et tu mourras comme lui.

Cette anecdote est bien connue en Russie. Je crois que l'amiral Tchitchagoff la raconte dans ses *Mémoires*.

***

Quant à Alexandre Ier, le disciple de Mme de Krüdner; le rêveur couronné qui voulait une paix éternelle par la Sainte-Alliance des Rois, des préoccupations mystiques influèrent constamment sur sa politique. Ce monarque, élevé par un suisse jacobin et esprit fort du nom de Laharpe, devint une sorte d'illuminé. Sur la fin de sa vie, la terrible inondation qui dévasta Saint-Pétersbourg et l'incendie de son palais de

(1) Sa seconde femme, Marie de Wurtemberg.

Tsarskoë-Sélo, lui parurent des avertissements du Ciel. On dit (1) qu'il se fit catholique ainsi que sa femme. C'est pour avoir passé plusieurs heures en prières, en contemplation et en une sorte d'extase dans un monastère de Crimée, qu'il fut pris de frissons et d'un malaise, et, refusant absolument tout remède, mourut.

On chantait un *Te Deum* à Pétersbourg dans la cathédrale de Kazan, pour son rétablissement mensonger, lorsqu'arriva la nouvelle de sa mort. Le métropolitain averti interrompit son *Te Deum*, prit un crucifix, l'enveloppa d'un crêpe et vint le présenter à baiser à l'impératrice douairière, qui comprit et s'évanouit.

* * *

Quant à Nicolas II, nul n'est plus attiré par le Merveilleux et le Mystère. Enfant nerveux, il était hanté de terreurs superstitieuses qui, dans ce château de Gatschina, transformé en forteresse par la crainte du nihilisme, l'empêchaient de dormir s'il n'avait une sentinelle à sa porte ; adolescent, il se faisait amener toutes les sorcières et devineresses du pays,— et Dieu sait, ou le diable, s'il y a des voyantes en Russie,— pour se faire annoncer l'avenir ! Et il restait très ému de leurs prédictions. Au point qu'Alexandre III, qui n'était pas un mystique, lui, dut intervenir et interdire les sorcières.

Son amour du mystérieux faillit lui coûter la vie. L'attentat dont il fut victime au Japon est toujours resté fort obscur. Pourquoi cet officier de police, chargé de veiller à la sûreté du Tsaréwitch, essaya-t-il tout à coup de l'assassiner ? et pourquoi le prince dut-il regagner immédiatement l'Europe ? Cela n'a jamais été expliqué. Le fait est — et je le tiens de source certaine — que le jeune voyageur voulut assister aux plus hauts mystères shintoïstes, à quoi il parvint en corrompant l'officier de police qui lui avait été donné pour guide et qui était lui-même un initié. Or, tout profane qui assiste à ces mystères est puni de mort. Le vicomte Mori, ministre de l'Instruction publique du Japon, fut assassiné en plein jour et en pleine rue, il y a une dizaine d'années, pour avoir osé soulever du bout de sa canne le grand voile blanc qui ferme le sanctuaire du temple de Géku, et jeter dans cette enceinte sacrée un regard curieux.

On sut que le Tsaréwitch avait assisté aux mystères. Lui et l'officier de police furent condamnés à mort, par les hauts initiés shintoïstes ; mais ils promirent la vie au policier s'il voulait se charger d'exécuter la sentence contre son impérial compagnon. Ce qu'il tenta. Deux kuruyama (traîneurs de charette) saisirent à temps par les bras et les jambes l'homme de police, que le prince Georges de Grèce abattit d'un coup de bâton. S'ils avaient su de quoi il s'agissait, les kuruyama se seraient gardés de bouger. Le Mikado, averti, supplia le prince de quitter immédiatement le Japon, déclarant qu'il ne pouvait répondre de sa personne.

Cette tragique aventure n'a pas diminué la curiosité de Nicolas II pour tout ce qui est merveilleux. Le spiritisme même l'intéresse vivement. Il connaît au moins de nom et de renom toutes nos voyantes de Paris, et de graves diplomates, se pliant à ce goût du maître, sont allés visiter pour lui Mme Lay-Fonvielle et autres Pythonisses en vogue. Mais aucune n'a fait une impression aussi vive sur le souverain russe que cette jeune Américaine qui avait vu la mort de Félix Faure dans un cristal. Fort contrariée du bruit fait autour d'elle, craignant d'être reconnue, la jeune personne en question, qui appartenait à la meilleure société, quitta Paris. Elle a passé quelques semaines à Pétersbourg, où l'on sut, dans quelques salons, son don merveilleux. Le Tsar la fit inviter à la cour, et miss X... a lu dans son cristal l'avenir impérial, qui est, paraît-il, à la fois très beau et très sombre. »

Ainsi parla la Princesse, ou à peu près, car elle y mit plus de vivacité et d'esprit ; mais j'ai soigneusement élagué tous les mots spirituels, pour inspirer plus de confiance. Et j'ai ajouté quelques précisions, telles que la citation exacte de Rostopchine.

GEORGE MALET.

(1) Rohrbacher, qui s'appuie sur le témoignage de l'abbé-prince de Hohenlohe, ami particulier d'Alexandre.

---

# LES GRANDS VISIONNAIRES

## *Benvenuto Cellini*

En cette époque de rêve et d'action — à la fois sanglante et fleurie — de la Renaissance, Benvenuto Cellini fut peut-être l'artiste qui, avec ses illusions profondes et sa brutale énergie, résuma le mieux ce temps où les passions individuelles étaient poussées jusqu'à la furie, où la gloire était un culte, et où un chef-d'œuvre était considéré à l'égal d'un empire. D'aucuns l'ont appelé un *bravo* de génie, et c'est la vérité. Spadassin terrible, assassin même par vengeance en différentes circonstances, mais gracié par la volonté d'un pape, ce fut, en effet, un homme étrange et incomparable qui maniait aussi bien le stylet et l'épée, que le burin, la plume ou le ciseau. Mais le côté le plus intéressant en lui, c'est l'état *visionnaire* dans lequel il passa toute son existence de crimes, de succès et de gloire. Et c'est son père même qui, tout jeune, lui inculqua pour ainsi dire l'idée des visions. Il est très

curieux d'en lire le suggestif récit dans les *Mémoires* de l'artiste vieilli qui rappelle avec joie cette anecdote étrange de sa plus tendre enfance. Il avait cinq ans à peine. Son père jouait de la viole, un soir d'hiver, au coin du feu. Visionnaire lui-même, il crut apercevoir un lézard qui dansait, tout vivant, dans la flamme. Benvenuto songeait. Soudain, sans raison apparente, son père lui appliqua sur la face un soufflet tel que les larmes lui jaillirent des yeux. Et il lui dit, en le caressant pour le consoler de cette brutalité voulue : « Cher petit, je ne te frappe point pour te punir, mais seulement pour que tu te souviennes que ce lézard que tu aperçois dans le feu est une salamandre, animal que n'a vu aucun homme vivant sur la terre. »

Benvenuto Cellini était né à Florence, en 1500, d'une famille bourgeoise et artiste de la Toscane, et son nom de Benvenuto lui avait été donné par son père qui croyait que lui était née une fille « Qu'il soit le *bienvenu*, dit-il. *Benvenuto.* »

Ce fut l'enfant gâté de la nature. Tout jeune, il jouait de la flûte dans les concerts du gouverneur de Florence. « J'étais porté par un domestique, dit-il, pour que je pusse lire plus facilement la musique. Le gonfalonier Soderini se plaisait souvent à me faire babiller, me donnait des bonbons, et disait à mon père : « Maître Jean, ne négligez pas de lui donner vos autres talents. — Je veux, lui répondait-il, qu'il ne fasse autre chose que composer et jouer de la flûte, parce que, si Dieu lui prête vie, il sera le premier homme du monde dans cette profession »; mais un des vieux sénateurs lui dit : « Maître Jean, faites ce que vous dit le gonfalonier, parce que cet enfant sera quelque chose de plus qu'un joueur de flûte ».

Et, en effet, il fut joaillier, orfèvre, musicien, dessinateur, sculpteur, écrivain, réalisant, d'un seul coup, de ravissants chefs-d'œuvre dans tous les genres. S'il fut violent et terrible dans la vie et d'un fanatisme excessif pour son art, il eut, à côté de cela, des inspirations d'une fraîcheur et d'une délicatesse exquises. Homme de feu et de flamme, à l'image de la salamandre qu'il se rappelait avoir vue dans l'âtre de la maison de son père, il s'agita, pendant soixante ans, au milieu des passions, des haines farouches, et des vengeances extraordinaires qui auraient, certes, consumé tout autre moins bien trempé que lui.

Il serait extrêmement intéressant de suivre le récit de ses *Mémoires* depuis les péripéties furieuses et sanglantes de sa jeunesse jusqu'à l'apaisement pour ainsi dire glorieux de ses vieux jours, mais il est préférable, — en en laissant de côté l'égoïsme, l'orgueil et la haine — de n'en voir que le côté délicat, naïf et merveilleux.

Benvenuto adorait son père qui, pourtant, l'exaspérait avec sa volonté fixe de le faire se livrer uniquement à l'étude de la musique. Un jour, cependant, avec un musicien de la chapelle du pape, Jean Jacomo de Cesène, il exécuta divers morceaux avec un art si consommé que le pape voulut l'attacher à son service.

« Je réfléchissais sur cette proposition, dit-il, qui, étant acceptée, contrariait infiniment mon goût pour mon métier. La nuit suivante, mon père m'apparut en songe ; il me disait, avec des larmes pleines de tendresse : « Au nom de Dieu, mon fils, entre dans la musique du Pape ! » et il me semblait que je lui répondais : « Mon cher père, cela est impossible. » Alors, il prit une figure terrible, en ajoutant : « Choisis entre ma malédiction paternelle et ma bénédiction. » M'étant éveillé, je fus si effrayé que je courus me faire inscrire dans les musiciens de Sa Sainteté. Depuis, j'écrivis mon songe à mon père qui faillit en mourir de joie, et qui, quelque temps après, me fit savoir qu'il avait fait un songe *tout semblable.* »

Depuis l'âge de quinze ans, il n'avait pas perdu son temps. On le trouve, d'abord, à Florence, apprenti orfèvre dans l'atelier de Michalagnolo da Viviano, puis dans celui d'Antonio di Sandro. Mais, de suite, il voyage. Il est, l'année suivante, à Sienne, plus tard, à Bologne et à Pise. Rentré à Florence, il étudie le dessin, d'après les cartons de Léonard de Vinci et du « divin » Michel-Ange. Cela ne lui suffit pas Il part pour Rome, afin d'y étudier les modèles dans le goût de l'antiquité. Alors, il fait de la joaillerie et cherche, d'après les armes orientales, le secret de la damasquinure ; et on peut le voir, maître de lui désormais, au milieu de maints chefs-d'œuvre, ciseler, comme a dit le poète, « le combat des Titans au pommeau d'une dague ».

Mais les péripéties vont continuer.

Quand le connétable de Bourbon vint assiéger Rome, Benvenuto Cellini offrit ses services au pape avec une compagnie de cinquante *bravi* enrégimentés et soldés par les *Colonna*. Il s'enferma dans le château Saint-Ange où il fit des prouesses de valeur et d'adresse ; et, après la guerre, le pape, ébloui de ses services, le récompensa grandement en le nommant surintendant de sa monnaie.

Il ouvrit alors une boutique aux *Bouchi*, vis-à-vis de celle de Raphaël, et le pape lui fit porter tous ses joyaux, afin qu'il pût travailler tout de suite à une chape qu'il désirait vivement. « Il faut qu'elle soit large d'environ huit pouces, dit-il, et parfaitement ronde. Il y aura Dieu le Père en demi-relief : tu emploieras du mieux possible ce superbe diamant et d'autres belles pierreries. »

Mais, toujours le stylet ou l'épée à la main, il eut bientôt un différend avec un gentilhomme du cardinal

*Santa-Fiore*, et, sur le rapport que l'on fit au pape, il fut arrêté et jeté en prison. Le récit qu'il a fait de cette incarcération est plein d'un intérêt palpitant. A la fin, las de souffrances et rompu par le désespoir, il veut se donner la mort ; mais, pendant la nuit, lui apparaît en songe un ange d'une beauté merveilleuse qui lui dit : « Tu sais qui t'a donné la vie et tu veux la quitter avant le temps ! » — « Il me semble, répondit Cellini, que je reconnais tous les bienfaits de Dieu ! » — « Pourquoi donc, reprit l'ange, veux-tu les détruire? Laisse-toi conduire et ne perds pas l'espérance en sa divine bonté. »

Persécuté alors, il subit, avec courage, toutes sortes d'épreuves ; mais le châtelain de la prison avait résolu de le faire mourir. « Le jeune invisible, dit-il, qui m'avait empêché de me tuer vint encore vers moi ; et, d'une voix fort claire : — Mon cher Benvenuto, me cria-t-il, allons ! allons ! fais ta prière à Dieu, et crie fort ! » Tout effrayé alors je me jette à genoux, et je dis mes oraisons accoutumées ; j'y ajoutai le psaume *Qui habitat in adjutorio*, et je m'entretins un moment avec Dieu ; et la même voix me dit : « Va te reposer à présent, et sois sans crainte. »

Le châtelain, en effet, avait reconnu soudain l'innocence du prisonnier, et Benvenuto ajoute : « La nuit, je faisais les songes les plus agréables ; et il me semblait être toujours avec cet esprit invisible qui me donnait de si salutaires avertissements. »

Et il eut, en prison encore, cette autre vision extraordinaire, mais, cette fois, relative à son art.

« Le soleil, sans rayons, ressemblait à un bain d'or fondu. Pendant que je considérais ce phénomène, le centre de l'astre se gonfla et il en sortit un Christ sur la Croix, formé de la même matière lumineuse. Il respirait une grâce et une mansuétude telles que l'esprit humain ne pourrait en imaginer la millième partie... puis, le centre de l'astre se gonfla comme la première fois, et prit la forme d'une ravissante Madone assise et tenant sur son bras l'Enfant divin qui semble sourire. Elle était placée entre deux anges d'une incroyable beauté. »

Et l'artiste frappa le soleil, entrevu ainsi dans sa gloire, à l'effigie des médailles.

Il était arrivé au faîte de la renommée. Il travailla d'abord pour le pape Paul III, puis, de retour à Florence, Alexandre de Médicis voulut se l'attacher. Revenu ensuite à Rome, il présenta à Charles-Quint, au nom du pape, un superbe missel dont il avait fait la couverture et qui représentait le *Christ en Croix*.

Tout d'un coup, on le retrouve en France, où il était allé offrir ses services à François I^er^. Ce premier voyage ne réussit pas, et il rentra à Florence. Mais, pendant son absence, on l'avait accusé d'avoir, pendant le siège de Rome, dérobé une partie de l'or pontifical, et on le jeta de nouveau en prison.

Là, certes, il s'humilie devant Dieu, mais, en proie aux visions, quand il parle de lui, il se divinise presque : « Je passerai légèrement sur un songe que j'avais eu en prison, dit-il, où je vis un homme qui m'écrivit sur le front des paroles importantes, et me recommanda, pendant trois fois, de ne les faire voir à personne, tellement qu'en m'éveillant, je me trouvai le front tout noirci. Je ne dirai pas non plus comment il se faisait que j'étais toujours invisiblement averti de tout ce que Pier Luigi faisait contre moi ; mais je ne puis passer sous silence une chose plus extraordinaire, dont j'ai voulu que quelques personnes seulement fussent certaines, et qui était un témoignage de la faveur du ciel envers moi. Il m'était resté sur la tête une certaine splendeur qui s'y voyait surtout le matin, au lever du soleil, ou à son coucher, et encore mieux lorsque la terre était couverte de rosée. Je m'en aperçus en France, où l'air est plus dégagé de brouillards qu'en Italie. Quelques personnes qui l'ont vue ne peuvent douter de ce miracle. »

Alors, tel qu'un demi-dieu, il repart pour la France, et, cette fois, après divers travaux plus beaux les uns que les autres, il est vivement agréé par le roi, qui dit de lui à la duchesse d'Etampes : « Cet homme est vraiment selon mon cœur. » Et à lui-même, en lui frappant sur l'épaule : « Je ne sais quel est le plus heureux du prince qui trouve un homme tel que vous, ou de l'artiste qui rencontre un prince qui sache le comprendre ! »

Benvenuto Cellini était, en effet, devenu un artiste suprême ; et à Paris, après avoir modelé, sur les ordres du roi, des figures de grande dimension, il s'aperçut qu'il était sculpteur. On a de lui, à cette époque, la *Nymphe de Fontainebleau*, et des candélabres, représentant Jupiter, Mars et Vulcain, qui sont de purs chefs-d'œuvre.

Cependant, comme s'il eût eu la nostalgie de son pays, il quitta précipitamment Fontainebleau et Paris et revint à Florence. Après avoir travaillé pour les Valois, il travailla désormais pour les Médicis. Cosme lui commanda une œuvre de sculpture qui devait orner la *Logia de Lanzi*, et il conçut *Persée* en y voyant la possibilité de son définitif chef-d'œuvre. Il en avait la vision très nette, et, malgré beaucoup de difficultés, il la réalisa. En lisant les efforts fiévreux que lui coûta la fonte de ce morceau superbe, on croit assister à l'enfantement de la vie.

Il avait commencé ce travail et donné toutes ses instructions, mais obligé de combattre contre des accidents imprévus, ses forces, ainsi qu'il le raconte, ne purent y résister, et il fut saisi d'une grosse fièvre qui

l'obligea d'aller, tout désespéré, se jeter sur son lit, puis il dit à Bernardino, son premier garçon : « Observe bien tout ce que j'ai ordonné de faire, car je sens le plus grand mal que j'aie éprouvé, et il me semble que je vais mourir. »

C'est ici que l'on peut constater la puissance de la volonté humaine contre les fatigues du corps et les transes de l'âme.

Un homme tout tortu, pâle et tremblant comme s'il allait à la mort, vint lui dire : « Ô malheureux Benvenuto ! tout est perdu, et il n'y a pas de remède. »

A ces mots, dit-il, je fis un grand cri, je sautai à bas de mon lit et je m'habillai. Je jurais après tous ceux qui s'approchaient de moi, je les frappais des pieds et des mains, et je me désolais, en disant : « J'éprouvé quelque trahison, mais je la découvrirai et, avant de mourir, je saurai m'en venger. »

Et il court à son atelier, lui que l'on croyait à demi-mort ; il envoie chercher du bois de chêne, il en remplit la fournaise, puis il y fait jeter soixante livres d'étain nouveau pour rendre la masse en fusion plus liquide. Le succès le ressuscite. Il ne pense plus ni à sa fièvre, ni à sa peur de mourir. Comme Bernard Palissy, il dévalise sa maison en prenant ses plats, ses assiettes, ses pots et ses écuelles qui étaient en étain, au nombre de plus de deux cents, et qu'il jette dans le fourneau. Le bronze se vide alors avec aisance, et il se jette à genoux, en rendant à Dieu mille actions de grâces...

C'était la victoire. Et Michel-Ange lui-même put lui écrire, à ce sujet, quelque temps après : « Mon cher Benvenuto, je vous ai longtemps connu pour le plus grand orfèvre que nous eussions, et je vous reconnais aujourd'hui pour le premier sculpteur. »

Benvenuto mourut à soixante et onze ans, et sa vie si agitée, si pleine de travail, de haine, de souffrances et d'efforts vers l'art semble, à mesure qu'elle décline vers la mort, s'épurer ainsi que le bronze de *Persée* qui avait enfin pris sa forme sublime au milieu des flammes et des éclats de la matière en fusion.

EMILE MARIOTTE.

---

# EBULLITION FLUIDIQUE

J'ai eu l'occasion d'étudier un médium qui produit des phénomènes très intéressants, phénomènes pouvant jeter un certain jour sur les actions fluidiques, ou, si l'on préfère, sur les influences invisibles.

M. Broussay est un sujet magnétique susceptible d'être endormi et de subir des suggestions variées, mais, à ce point de vue, il ne diffère pas des autres sujets. Il est en outre médium de table très médiocre, et médium à incarnations, très ordinaire. Je ne donne ces détails que pour indiquer les antécédents, ce ne sont pas eux que je me propose de décrire aujourd'hui.

M. Broussay possède une autre faculté qui, je crois, lui est particulière : il fait bouillir de l'eau dans sa main.

Voici comment se fait l'expérience : Je prends une petite bouteille en verre blanc, je la remplis moi-même, au tiers environ avec de l'eau que je puise à ma fontaine. M. Broussay applique la paume de l'une de ses mains sur l'orifice de la bouteille et la renverse en la soutenant de l'autre main, comme le montre la figure,



de telle sorte que l'eau ne puisse pas s'écouler. Au bout de peu de temps, on voit des bulles se former au contact de l'eau avec la main, et monter à la surface. Peu à peu le phénomène prend de l'intensité, on voit une multitude innombrable de petites bulles monter en formant des filets, des gerbes pareilles à celles qui se produisent dans un voltamètre, quand le courant électrique n'est pas très intense Enfin les bulles deviennent de plus en plus grosses et l'ébullition devient tumultueuse, comme de l'eau qui bout à gros bouillons, ou plutôt comme de l'eau de Seltz, car il n'y pas d'échauffement sensible. A partir de ce moment, les bulles partent de partout, de la surface de la main et des parois de la bouteille.

Pendant la période des petites bulles, on entend une crépitation continue ; pendant la période des grosses bulles, on entend un bruit d'ébullition. Le phénomène peut être prolongé plus ou moins longtemps, suivant les dispositions du médium : certains jours ce dernier est moins en force et se fatigue rapidement, d'autres fois l'expérience peut être prolongée pendant plusieurs minutes. Le tout se passe en pleine lumière et à proximité des spectateurs, tout aussi bien dans l'après-midi, à la lumière naturelle, que le soir à la lumière de la lampe ; cependant une demi-obscurité est plus favorable : moins il y a de lumière, moins vite le médium se fatigue. Mais, je le répète, j'ai vu le phénomène le plus souvent en pleine lumière.

Enfin, fait important, pendant toute la durée de l'expérience, il ne sort pas une goutte d'eau de la bouteille, même en bavant.

Ce n'est pas tout: cette petite bouteille dans laquelle l'eau bout pourrait être appelée la *Bouteille Divinatoire*. En effet, à un moment de l'expérience, on peut lui poser des questions; si la bouteille veut répondre négativement, toute ébullition cesse; si, au contraire, elle veut répondre affirmativement, l'ébullition reprend avec vivacité et devient tumultueuse si l'affirmation est énergique.

Quel que soit le compte qu'on doive tenir de ces réponses, qu'on les prenne au sérieux ou qu'on les considère comme un simple jeu, i y a toujours un fait intéressant, c'est que l'ébullition a lieu à volonté, elle peut être continue ou intermittente. Quant à la cause, on peut faire beaucoup d'hypothèses plus ou moins plausibles, mais la question n'est pas là ; je ne veux étudier que le phénomène lui-même et ses conséquences. Les esprits y sont ils pour quelque chose? Peu nous importe pour le moment.

Voyons maintenant s'il y a une supercherie possible. La chaleur de la main en contact avec le liquide peut-elle déterminer la mise en liberté de l'air dissous dans l'eau, et les bulles ne sont-elles autre chose que de l'air? Cette explication est impossible pour deux raisons : 1° L'air, en se dégageant de sa dissolution dans l'eau, ne pourrait pas produire une multitude de grosses bulles dont le volume total est au moins cent fois plus considérable que celui de l'air qui pourrait être tenu en dissolution; 2° Si la chaleur de la main de M. Broussay peut produire ce résultat, il n'y a pas de raison pour que la chaleur de la mienne n'en fasse pas autant; or, moi et beaucoup d'autres avons essayé et n'avons rien obtenu. Du reste, l'air libéré augmenterait la pression intérieure de la bouteille et expulserait une partie de l'eau.

Peut-on supposer que le médium soulève légèrement la bouteille, pour faire entrer de l'air? Même objection : chaque bulle d'air expulserait de l'eau et on la verrait baver et tomber goutte à goutte de la main du médium ; et, je le répète, nous regardions l'expérience de très près et avec de la lumière, aucun détail ne pouvait nous échapper. Du reste, après une ébullition aussi tumultueuse et aussi prolongée, il ne serait plus resté une goutte d'eau dans la bouteille.

Quant à supposer que la main dissimule des produits chimiques, tels que bicarbonate de soude et acide tartrique, ce serait puéril, le truc se verrait de suite; d'ailleurs les intermittences ne pourraient pas avoir lieu.

Il est impossible aussi de suspecter la nature du liquide, c'est de l'eau que j'ai prise moi-même à ma fontaine. On ne peut pas davantage soupçonner le flacon auquel on aurait fait subir une préparation, c'est moi qui l'ai fourni.

Je ne vois guère quelles autres objections on pourrait formuler; cependant, si quelque lecteur en voyait que je n'aie pas prévues, qu'il ne perde pas de vue que tout se passait chez moi, sous mes yeux, avec ma bouteille et mon eau, que, par conséquent, il faut éliminer toute machinerie, toute préparation, tout emploi de l'électricité, etc.

Sommes-nous donc en face d'un *experimentum crucis*? Je n'oserais pas l'affirmer, mais j'avoue que je ne suis pas loin de le croire : il y a bien là un phénomène physique produit par une influence émanant uniquement de l'homme, immédiatement ou médiatement. Les expériences de magnétisme et de spiritisme dépendent de l'intellect humain, il faut être sûr de la bonne foi de l'opérateur et du sujet; ou bien, s'il y a des phénomènes matériels : apports, extériorisation de la motricité, etc., les vérifications sont délicates et difficiles à obtenir, on n'est jamais absolument certain de l'absence de toute complicité. Ici rien de semblable : on est à l'abri de toute tricherie parce que, l'opérateur serait-il le plus fourbe du monde, serait-il le plus habile prestidigitateur, la fraude n'est pas en son pouvoir. C'est en cela que cette expérience de l'ébullition de l'eau est extrêmement précieuse.

Essayons maintenant de découvrir le mécanisme de cette ébullition. Il est bien évident qu'on ne peut pas penser à une décomposition de l'eau en hydrogène et oxygène, l'accumulation des gaz dans la chambre à air de la bouteille finirait par exercer une telle pression que l'eau serait refoulée hors de la bouteille et s'écoulerait. J'ai déjà dit que l'air dissous dans l'eau n'existe qu'en trop petite quantité pour fournir une effervescence aussi considérable et aussi prolongée; que, du reste, il exercerait aussi une pression. Je ne vois donc qu'une seule explication possible : la formation réelle de vapeur d'eau formant des bulles qui viennent crever à la surface et se condensent aussitôt, de façon à réaliser une sorte de distillation à froid et à ne rien changer à la pression dans la chambre à air.

Pour que de l'eau puisse bouillir, il faut et il suffit que la tension de sa vapeur soit un peu supérieure à la pression extérieure. A la température de 100°, la tension de la vapeur d'eau est égale à 760 millimètres de mercure; si l'air extérieur est à une pression très peu inférieure à 760 millimètres, la vapeur s'échappe et l'ébullition a lieu. A la température de 20°, la tension de la vapeur d'eau est de 17,39 millimètres; même à 40°, température d'une forte fièvre, elle n'est encore que de 54,91 millimètres; nous sommes encore loin des 760 millimètres nécessaires pour vaincre

la pression atmosphérique. Tout cela est, en somme, une question d'équilibre. Cependant si on faisait le vide dans la chambre à air, la température de l'eau étant de 20°, ce qui est à peu près le cas actuellement, l'ébullition aurait lieu dès que la pression serait abaissée jusqu'à 17 millimètres. C'est du reste ce qu'on réalise couramment avec la machine pneumatique, c'est une expérience de cours.

Dans le cas qui nous occupe, peut-on supposer que la pression diminue dans la chambre à air ? C'est l'hypothèse la moins probable ; elle n'expliquerait pas du reste, pourquoi le contact de l'eau avec la main est nécessaire : jusqu'à présent toutes les tentatives de réusssite sans contact ont échoué : l'eau ne bout pas si on tient la bouteille par la culasse ou si on la renverse dans la main après lui avoir adapté un bouchon de liège.

Au contraire, on peut supposer avec plus de raison que le fluide, ou l'influence invisible, pour ne rien préjuger, augmente la tension de la vapeur d'eau existant potentiellement au sein du liquide.

L'eau est liquide parce que ses molécules sont maintenues dans cet état particulier par des forces combinées que nous ne connaissons probablement pas toutes ; nous savons seulement que la pression extérieure et l'insuffisance de la température en font partie. Dans le vide l'eau ne peut pas être liquide ; à une certaine température qu'on appelle *température critique*, 370° pour l'eau, elle ne peut exister qu'à l'état de vapeur, quelle que soit la pression. Il faut donc bien qu'il y ait un autre élément, ou d'autres éléments que la température et la pression. L'action médianimique peut être un de ces éléments. Nous savons que l'astral inférieur se matérialise sous forme d'éther, substratum de toutes les forces du plan physique.

Mais je ne prétends pas avoir expliqué le phénomène : j'affirme son existence et je donne un aperçu de la manière dont on peut en concevoir les causes.

Je pourrais maintenant en montrer beaucoup de conséquences, mais j'allongerais trop cet article ; je me contenterai, pour conclure, de faire observer que nous connaissons des antécédents. Görres raconte, dans son traité de Mystique, que « lorsque sainte Catherine de Sienne plongeait les mains ou les pieds dans l'eau froide, celle-ci devenait bouillante, comme si on y eût plongé un fer chaud... Plusieurs, pour éteindre les flammes dont ils brûlaient, se sont jetés dans des étangs ; et l'on raconte du minorite Nicolas Fattor que l'eau sifflait alors comme si on y eût jeté un fer rouge... Pierre d'Alcantara... un jour que, se sentant plus embrasé que de coutume, il ne pouvait supporter plus longtemps le feu dont il était consumé, il courut se jeter dans un étang glacé ; il y resta si longtemps qu'un autre à sa place en serait mort ; mais la glace fondait autour de lui, et l'eau bouillait comme dans un vase devant un grand feu. »

Justement M. Broussay sent aussi une grande chaleur avant et pendant l'ébullition de l'eau ; plus tard, ses mains redeviennent fraîches, et alors il ne peut plus reproduire le phénomène. Seulement il n'y a pas une véritable élévation de température J'ai touché ses mains, elles sont à 37° 1/2 à 38° au plus. D'autres, qui avaient les mains aussi chaudes que lui, n'ont rien obtenu.

Comme on le voit, quand on lit des choses extraordinaires dans les vies de saints, il ne faut pas accuser trop légèrement les narrateurs de mauvaise foi, ou même de naïveté, de crédulité : ce que l'invisible peut faire par un simple médium, Dieu peut bien le faire par ses saints

Dr F. Rozier.

# LE MIRACLE DEVANT LA JUSTICE

L'*Echo du Merveilleux* parle rarement des guérisons de Lourdes. La raison en est simple. Le pèlerinage de Lourdes est un pèlerinage reconnu. L'Eglise et la Science se sont prononcées sur les faits qui s'y déroulent. L'*Echo du Merveilleux* n'a pas à s'en occuper puisqu'il s'est donné pour tâche d'étudier justement les phénomènes sur lesquels l'Eglise et la Science ne se sont pas encore prononcées.

Toutefois, cette ligne de conduite n'a rien d'absolu et il est des cas qui, par leur originalité ou par l'inattendu des conséquences qu'ils provoquent, nous incitent à nous en départir.

Tel est le cas de l'employé des postes, Gabriel Gargan.

M. Gabriel Gargan est l'une des victimes de l'accident de Montmoreau, qui eut lieu il y a une vingtaine de mois. Il actionna la Compagnie d'Orléans. Après de long débats, des enquêtes et des contre-enquêtes, les blessures de M. Gargan furent reconnues incurables et, en première instance, il obtint de la Compagnie une indemnité de soixante mille francs et une pension viagère de six mille francs. La Cour d'appel confirma le jugement de première instance.

Or, il vient de se produire ceci : au cours du dernier pèlerinage national à Lourdes, M. Gabriel Gargan a été radicalement guéri des suites des blessures qui, depuis la catastrophe, le tenaient entre la vie et la mort.

Ce miracle a été raconté par tous les journaux. Il a même eu pour témoins des hommes que les guérisons

de Lourdes laissaient d'ordinaire parfaitement incrédules. Et voici, par exemple, une interview de M. Vallet-Décherat, conseiller municipal radical de Limoges, qui avait suivi en curieux le pèlerinage national :

— J'ai quitté Poitiers le lundi 19 août à 4 h. 32 du soir, en même temps que les pèlerins. J'avais pris place dans un compartiment, seul. En arrivant à Angoulême, le train s'arrête, et la porte de mon compartiment s'ouvre bientôt. Un spectacle lamentable s'offre alors à ma vue. Un homme, qui a plutôt l'air d'un mort, est couché sur un brancard, lequel est porté par trois personnes. Contrairement à l'habitude, le brancard est introduit dans le compartiment avec le malade auquel on évite le moindre dérangement. Les trois personnes s'installent à côté de lui et le veillent. Mais bientôt, me trouvant indisposé par l'odeur désagréable de phénol et d'iodoforme qui se dégage du corps du malheureux, je prends le parti de changer de compartiment et vais m'installer dans celui d'à côté, où je rencontre M. Boutin, négociant à Neuville. Toutefois, nous ne perdons pas de vue le malade ; de temps en temps, par la vitre du milieu, nous l'observons attentivement et nous remarquons qu'avant le départ du train, son corps demeure inerte, comme mort, puis un quart d'heure environ après le départ, le malheureux, par suite sans doute du cahotement du train, se réveille ; il paraît ne pas être trop incommodé par le voyage.

Aucun incident jusqu'à Lourdes où nous arrivons à 7 heures du matin. Là, je perds le malade de vue et je me sépare de M. Boutin.

A quatre heures du soir, je vais assister à la présentation du Saint-Sacrement qui a lieu devant l'église. L'affluence est considérable, le spectacle imposant et vraiment beau. Les malades, très nombreux, sont rangés en cercle et dans une attitude suppliante, les yeux tournés vers le Saint-Sacrement.

Tout à coup, à 15 mètres seulement de moi, j'aperçois le malade que j'avais rencontré à Angoulême la veille et avec lequel je vins à Lourdes dans les conditions que je vous ai indiquées tout à l'heure. Je l'observe de nouveau avec attention ; il est toujours couché sur son brancard ; j'apprends par un pélerin que le matin, après une immersion dans la piscine, il aurait ressenti un mieux léger.

L'heure de la présentation du Saint-Sacrement a sonné. Cette heure est solennelle ; en effet, le prêtre qui officie va présenter tour à tour devant chaque malade le Saint-Sacrement et c'est le moment où les miracles doivent, paraît-il, s'opérer. L'attitude des malades devient plus suppliante encore.

Le Saint-Sacrement est donc présenté devant chaque malade ; j'observe mon compagnon d'Angoulême et j'attends son tour. Tout à coup, au moment même où le prêtre dirige le Saint-Sacrement vers lui, le malheureux, jusqu'alors immobile comme un mort, se dresse tout debout et s'écrie : *Je suis guéri !* L'impression de tous est immense. Puis il se recouche sur son brancard parce qu'il n'est pas habillé. On le transporte aussitôt après au bureau des constatations. Toujours grâce à la carte que m'a procurée l'honorable M. de Beauchamp, je puis suivre le malade à ce bureau où je constate, comme les médecins eux-mêmes, qu'il avait existé des plaies sur le corps de M. Gargan, notamment sur les pieds, et que ces plaies avaient tous les symptômes d'une guérison très récente, mais je dois à la vérité de dire que je n'avais pas vu ces mêmes plaies auparavant, en raison des bandages dont elles étaient recouvertes.

— Et M. Gargan pouvait se tenir debout et marcher ?

— Non seulement il pouvait se tenir debout, mais encore il marchait seul et sans appui, je l'ai vu, de mes yeux vu.

— Que pensez-vous de cette guérison sensationnelle, vous qui avez voyagé avec le malade, qui l'avez vu presque mort, me disiez-vous tout à l'heure, vous enfin qui l'avez vu se lever mieux que tout autre au passage du Saint-Sacrement et l'avez entendu s'écrier : « Je suis guéri ! »

M. Vallet-Dechérat, après une seconde de réflexion :

— En ce qui me concerne, je dois vous dire que cette chose m'a impressionné comme tout le monde, mais je ne crois pas à un miracle.

— Alors, comment expliquez-vous ?...

— Je vous répète que je ne crois pas à un miracle, mais cependant, *je ne puis pas non plus affirmer le contraire*.

— Mais revenons à M Gargan. Lui avez-vous parlé au bureau des constatations ?

— Oui, je lui ai parlé et il a parfaitement répondu à mes questions.

— Que vous a-t il dit ?

— Il m'a dit ceci : « *J'étais un sceptique et je ne croyais point aux miracles en partant hier soir d'Angoulême. Ce matin même, je n'y croyais pas davantage* ». Cependant, lui dis-je, il faut croire pour être guéri ; il me répondit alors : « *J'ai cru juste au moment où le Saint-Sacrement est passé devant moi, et maintenant je crois et croirai toujours* ». Et en me parlant ainsi, il avait l'air sincère et heureux au-delà de toute expression.

Et voici maintenant en quoi cette guérison soudaine et surprenante a des conséquences inattendues.

La Compagnie, qui avait perdu son procès en première instance et en Cour d'appel, plaidait en Cour de cassation pour irresponsabilité de sa part et exagération d'indemnité. L'incurabilité de M Gargan n'était pas en cause. Elle était scientifiquement reconnue.

Que va-t-il se passer maintenant ? Que va décider la Cour de cassation ?

Il est à craindre qu'elle ne tourne la difficulté, et qu'elle refuse de saisir l'occasion si longtemps réclamée par les incrédules, et qui s'offre à elle, de faire constater juridiquement une guérison réputée et reconnue impossible scientifiquement.

Dans tous les cas, l'arrêt à intervenir, quel qu'il soit, sera intéressant. Nous le ferons connaître à nos lecteurs.

G. M.

# LE SPIRITISME
## ET LA
# Société du Second Empire

DUNGLASS HUME

En 1856, à la suite de la publication de l'ouvrage du marquis de Mirville, précédé de peu par les livres d'Allan Kardeck, le spiritisme devint fort à la mode à Paris. Chacun voulut faire tourner les tables, petits et grands, et parmi ces derniers il faut surtout citer M. Agenor de Gasparin qui journellement interrogeait les esprits frappeurs et M. Delamarre, le directeur de la *Patrie*, qui leur demandait souvent conseil relativement à ses affaires et au personnel de son journal.

Pêle-mêle, on interviewait : Voltaire, Fénelon, Luther, Mahomet, Henri IV, Charlemagne, Saint-François de Paule, Rabelais, bref tous les grands défunts, et Camille Flammarion, ce vulgarisateur de toutes les sciences, ne craignait pas d'éditer une brochure, aujourd'hui très rare, intitulée : *Les habitants de l'autre monde, révélations d'outre-tombe dictées par coups frappés et par l'écriture médianimique*.

De ce curieux petit ouvrage, nous extrayons le passage suivant, interview spirituelle avec Alcofribas Nazier, pseudonyme de Rabelais.

Ainsi s'exprime l'auteur de Gargantua :

« Liesse et Noël ! Monsieur Satan est deffun et de male mort. Bien marrys sont les moynes, moynans, bigotz et cagotz, carmes chaux et déchaux, papelards et frocards, mitrez et encapuchonnez. Les vécy sans ouvrage, les esperiets les ont détrônez. Plus ne serez roustiz et échaubouillez ez marmites monachales et roustissoires dyaboliques. Foin de ces billevesées papales et cléricquales. Dieu est bon, juste et plein de miséricorde.

« Il dist à ses petits enfancts : Aimez-vous les uns les autres, et il pardoint à la repentance. Le grand dyable d'enfer est mort ; vive Dieu ! »

Malheureusement des individus peu scrupuleux, les frères Davenport en particulier, firent intervenir la mécanique dans les expériences. Ils se servaient de tables dont les pieds, correspondant avec des feuilles de parquet mobiles, tantôt se levaient, tantôt faisaient entendre de petits coups sourds plus ou moins renouvelés selon l'alphabet convenu. Ces supercheries n'émurent pas autrement les adeptes du spiritisme et l'on peut dire que jamais cette science ne fut plus en vogue qu'alors.

Le terrain était donc préparé pour Hume, il n'avait qu'à se montrer. Il vint et aussitôt son nom vola de bouche en bouche.

Qui était-il ? — Il était né, disait-il, en Amérique et appartenait à l'illustre famille des Hamilton ; sur sa montre on voyait gravée la devise de cette famille écossaise : « Fidèle jusqu'à la mort. » — Etait-ce bien la vérité, nul ne l'a jamais su.

Son physique ? — On s'accorde généralement à dire qu'il était âgé de vingt-deux ans, d'apparence chétive, au teint presque roux, au regard doux et triste et à la chevelure d'un blond ardent.

S'il faut en croire le propos d'une femme d'esprit, quelque peu prolixe, rapporté par Henry Delaage, qui fut du spirite le plus sincère et fidèle admirateur, il donnait l'impression « d'un blessé de la vie, d'une âme exilée sur la terre, qui tourne amoureusement sa vue vers les splendides réalités de l'autre monde ; un être fasciné par l'indélébile magie de l'éternité, qui contemple dans l'extase et le ravissement les invisibles habitants qui peuplent l'infini de l'espace (1) ».

Il arrivait à Paris précédé d'une grande renommée. Déjà, à Florence, il avait émerveillé bien des gens; là, toujours au dire d'Henry Delaage, il avait fait sauter, gambader, tourner les meubles, renversé les tables tandis qu'il maintenait en place, fixes et en équilibre, les objets qui se trouvaient dessus, et, ce qui est plus curieux encore, il s'enlevait lui-même dans les airs en présence de nombreux spectateurs.

Vers le milieu de l'année 1856, il quitta Florence pour Rome et à son séjour dans cette ville se rattache l'événement le plus extraordinaire de son existence déjà si mouvementée. Selon lui, sa mère lui y était apparue et lui avait ordonné d'abjurer la religion protestante pour se convertir au catholicisme.

Dans ce but, il alla se confesser au père de Ravignan, lequel obtint de lui la promesse écrite de renoncer à son commerce avec les esprits. Ceux-ci le laissèrent en repos pendant six mois, jusqu'au 10 février .857, mais ensuite lui apparurent de plus belle, malgré le secours de la religion. Cette rechute lui aliéna le prélat qui interdit aux personnes dont il était le père spirituel toute communication avec M. Hume, sans toutefois qu'il eût, comme d'aucuns l'ont dit, excommunié celui-ci. Pourtant il y avait là matière à excommunication ; Hume péchait d'intention, car, dans sa pensée, ses entretiens avec les esprits devaient avoir pour effet une régénération du christianisme.

Quoiqu'il en soit, Hume revint à ses errements ; sa première expérience à Paris eut lieu chez lui, dans la maison qui fait l'angle du quai Voltaire et de la rue du Bac, en présence de quelques rares privilégiés.

Méry, qui en était, écrit dans la *Presse* (2) : «Qu'une

(1) *Monde illustré*, 25 avril 1857.
(2) Mars 1857.

personne de la société eut l'héroïsme d'endurer sur le gras de sa jambe les piquantes espiègleries d'un chat joueur et invisible, et que la figure pâle du patient attestait une certaine émotion par un léger sourire forcé. »

Cela est déjà peu banal, mais plus surprenante encore est la fin de l'article, que voici :

« Une main, une véritable main blanche et fine, composée de cinq doigts aux ongles de nacre, s'est montrée sans l'obligé supplément d'un bras, et deux lèvres de héros (1) ont déposé un baiser respectueux sur cette apparition, en courant la chance de recevoir un soufflet. La main a été polie et n'a témoigné aucune irritation, comme une main de reine espagnole habituée au baise-main (2). »

Il est probable que Méry ne fut pas le seul à raconter les faits merveilleux dont il avait été témoin, car bien peu de temps après cette première séance, il n'était pas de Parisien à Paris qui ignorât le nom de Hume et ne le portât aux nues.

Dans cet engouement général pour le spirite et pour le spiritisme, les femmes se faisaient surtout remarquer par leur enthousiasme.

C'était, à en croire M. Pierre de Lano (3), à qui se l'arracherait, à qui le voudrait, à qui l'exhiberait le soir dans ses salons, et se ferait son admiratrice, sa servante !

Telle aujourd'hui Mme de Thèbes, il est de toutes les fêtes et partout il bouleverse l'esprit de ses auditeurs.

Extraordinaire est la scène dont le salon de la marquise de Fontenilles fut le théâtre.

En voici le récit, dicté pour ainsi dire par la maîtresse de maison à son amie, la comtesse Tascher de la Pagerie :

« Les expériences finies, dit la comtesse (4), la société avait passé dans le salon à côté, chacun enchanté de ce qu'il avait senti ou vu, personne n'en gardant la moindre impression lugubre.

« Par hasard, un des fils de la maison rentre dans la pièce où les expériences avaient eu lieu. A son grand étonnement, il trouve la table qui remuait encore, et frappant des coups comme pour écrire.

« Il appelle aussitôt. La première personne qui entre est Mme de Bonvouloir. A peine entrée, comme frappée d'une vision, elle recule, et va tomber toute pâle et agitée sur un canapé. On l'entoure, on la questionne : elle refuse de répondre.

« Alors Hume s'écrie :

« La table nous le dira, puisqu'elle frappe et veut « parler. »

« Les coups forment le mot *Jeanne*.

« Que veut Jeanne ? » demanda Mme de Fontenilles.

« Je t'aime, » répond la table.

« Mme de Bonvouloir n'y tient plus et fond en larmes.

« Sa meilleure amie s'appelait Jeanne, et, en mourant dans ses bras, elle lui avait dit : « Je t'aime ! »

« Et alors Mme de Bonvouloir a juré avoir vu la tête de son amie près de la table, la regardant en souriant ; le corps semblait perdu à travers l'espace. »

« Chez les Beauveau, nous dira dans ses Mémoires Horace de Vieil Castel, un sceptique s'il en fut, il a ordonné à une table de s'élever de terre, la table est montée vers le plafond ; il a dit à la petite de Beauveau de la tirer pour la faire redescendre, mais chaque fois que la petite Beauveau lâchait prise, la table remontait. Tout à coup, d'une voix brève, il dit : « Tiens ferme » et les efforts de trois hommes n'ont pu faire redescendre la table. »

Ici, les tableaux suspendus au mur se balancent à leurs clous et les meubles changent de place brusquement ; ailleurs les tables tournent, les candélabres volent jusqu'au plafond et des musiques mystiques se font entendre.

Jamais Hume ne se refuse à faire montre de son pouvoir, aussi, et cela pour la bonne réussite de ses expériences, exige-t il de ses hôtes, en retour, une crédulité relative.

Chez le comte Waleswki, incrédule impénitent en matière spiriste et du reste quelque peu prévenu à l'égard de Hume, ce dernier boude et ne fait rien voir.

Enfin, on racontait à son endroit des histoires plus merveilleuses les unes que les autres. Le préfet Chevreau déclarait à qui voulait l'entendre qu'il avait commandé à une sonnette de monter le long de ses jambes ; la duchesse de Vicence qu'elle avait de ses yeux vu une table servie pour 12 couverts se soulever d'elle même et M. de Comar affirmait avoir aperçu les mains de son enfant tirant quelques accords mélancoliques sur le piano.

Devons-nous après cela nous étonner qu'une souveraine aussi curieuse (le mot pris dans son acception la plus large) que l'était l'Impératrice Eugénie, ait manifesté le désir de voir de près ce fameux Hume, unique sujet des conversations de son entourage ? Et pouvons-nous lui en faire un grief, nous qui avons vu, il

(1) Malgré de sérieuses recherches, il nous a été impossible de savoir quel personnage du temps Méry désignait ainsi.

(2) Nos lecteurs peuvent se rappeler que notre Directeur, qui s'appelle également Mery, comme chacun sait, a raconté, dans *l'Echo du Merveilleux*, un phénomène analogue dont il a été témoin chez Camille Flammarion, il y a environ deux ans, en présence de MM. de Rochas, Victorien Sardou, Adolphe Brisson, Guillaume de Fontenay, professeur Richet, etc. — N. de la R.

(3) L'Impératrice Eugénie.

(4) Mon séjour aux Tuileries (1852-1858).

y a à peine trois ans, des fonctionnaires, des savants, des ministres même, faire queue dans la rue de Paradis ?

Bien certainement, nous ne le pensons pas ; cependant, et ce n'est pas l'homme qui juge, mais l'historien qui parle, nous nous étonnons que l'Impératrice, si versée dans l'histoire de Marie-Antoinette, ne se soit pas souvenue du Baquet de Mesmer et des calomnies auxquelles la malheureuse reine fut en butte pour avoir assisté quelques minutes, voilée, aux expériences du père du Spiritisme moderne.

Les désirs d'une impératrice sont toujours des ordres. Hume fut donc admis à donner une séance aux Tuileries et c'est certes la plus extraordinaire qu'il ait donnée à Paris. Au moyen de coups renouvelés, il prédit à l'empereur une guerre à brève échéance (moins de deux ans après, éclatait la guerre d'Italie); au souverain, également, il fit apparaître l'esprit de Napoléon Ier, et toucher la main de sa mère, la reine Hortense.

Le poète (1) fait dire à la muse Clio :

> Je suis l'impartiale histoire et je redis
> Ce qu'ont dit avant moi ceux qui vivaient jadis.

Aussi notre bonne foi nous oblige à enregistrer le bruit qui courut alors dans certains milieux au sujet de la dernière expérience, et dont M. de Beaumont Vassy s'est fait l'écho dans son *Histoire intime du Second Empire.*

« Il n'avait pas craint, dit-il, de glisser un pied hors de son soulier verni et de le présenter à l'attouchement du Souverain. »

Quoi qu'il en soit, il sera souvent rappelé au château et même suivra t il les souverains dans leur villégiature de Biarritz ; nous verrons tout à l'heure que ce voyage sera la cause de sa perte.

Non seulement Hume est spirite et magicien, mais il est aussi un peu devin.

En ce temps-là, comme toujours du reste, il s'était trouvé un astronome allemand pour prédire la fin du monde. Selon ce brave homme, une comète devait, le 13 juin 1857, rencontrer la Terre et la réduire en miettes. Alors le cliché n'était pas usé comme il l'est devenu depuis et Dame Comète fut audacieusement mise en vaudeville aux Variétés et en caricatures par Cham, Nadar, Bertall, etc. Pour ceux, toutefois, qui avaient encore conservé un reste de frayeur, Hume déclara catégoriquement, en cela d'accord avec l'Observatoire, qu'il fallait en faire son deuil, mais que la terre tournerait le 14 dans le même sens qu'elle avait tourné le 13.

(1) Ponsard. Prologue de Charlotte Corday.

Le nombre 13 avait porté bonheur au Monde, il devait porter malheur à Dumas père, à qui Hume avait prédit, par complaisance sans doute, qu'il vivrait jusqu'à l'âge de cent treize ans.

Comme nous l'avons dit plus haut, Hume se rendit à Biarritz et son séjour dans cette ville fut l'objet de nombreuses attaques de la presse française et étrangère. On l'accusa d'y avoir amené le scandale, mais il nous a été totalement impossible de démêler ce qu'il y avait de vrai dans les bruits qui circulaient sur son compte.

Toujours est-il que le comte Walewski, fort en colère contre le spirite, pensa que l'occasion était propice d'en finir avec lui et signala ses prétendus agissements à l'Empereur.

Il fit si bien que Dunglass Hume fut incarcéré à Mazas sous l'inculpation de vol, mais sa captivité ne devait pas être de longue durée, car, peu après, il vit les portes de la prison s'ouvrir devant lui.

Profitant de cette bonne aubaine, Hume quitta la France pour n'y jamais plus reparaître.

Ainsi finit l'histoire de cet homme, pour le moins extraordinaire, qui passionna Paris et le Monde pendant plus d'une année et dont aujourd'hui bien peu connaissent le nom.

SHYRIDON PAPPAS.

# GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
## ET DE LA MAGIE
*(Suite)*

### N

**Néphélim.** — Enfants nés du commerce des Anges ou Esprits élevés et des filles des hommes. C'est un terme hébreu et le Livre d'Hénoch nous apprend que les Néphélim étaient fils de géants et pères d'Esprits élevés.

**Neuf.** — Nombre sacré; de quelque façon qu'on le multiplie, le quotient par l'addition des deux chiffres qui servent à l'exprimer forme toujours le nombre 9 : 1 et 8 font 9 ; 2 et 7 font 9, et ainsi des autres jusqu'au complément cubique. — A cause de la solidité du cube, le nombre 8, premier nombre cubique, était l'emblème de la fermeté immobile de Neptune, qui assure la consistance et la fermeté de la terre. — Le nombre 9 joue un très grand rôle en occultisme.

**Neurique** (*Force*) et **Neurisme.** — Ce terme peut être considéré presque comme synonyme de celui de magnétisme, de fluide vital, etc. — Il a été employé pour la première fois, pensons nous, par le docteur Baréty, de Nice, qui nous dit dans son ouvrage : « La force neurique, dans son essence et son action, présente certaines analogies frappantes avec la chaleur, la

lumière, l'électricité et le magnétisme. Cette force existe dans le corps de l'homme sous deux états : 1° à l'état *statique* ; 2° à l'état *dynamique*, comprenant une circulation intérieure le long des fibres nerveuses ou Fibrones et un *rayonnement* ou expansion au dehors — Elle émane spécialement du corps par les *yeux*, l'extrémité des doigts et la *bouche*. Les propriétés intrinsèques de la *force neurique rayonnante* sont des propriétés d'ordre physique analogues à celles de la chaleur, de la lumière et de l'électricité. »

**Nid, Niddes.** — Chant de malédiction des mages noirs ou *Goëtes* scandinaves. — En Islande, le même terme désigne la haute magie noire (*Seidur*).

**Nigromancie.** — Art de connaître ou de deviner les choses cachées dans les endroits sombres (*noirs*) tels que les grottes souterraines, les mines, le sein de la terre ou les profondeurs de la mer.

**Nombres** (*Les*). — La science des *Nombres*, qui paraît presque complètement perdue pour nous, formait dans l'Antiquité une sorte de langage universel mystérieux que pouvaient seuls comprendre les *Initiés*. Par suite de son langage allégorique, cette langue, en effet, ne disait rien de ce qu'elle avait l'air de dire ; elle n'exprimait que des idées toutes différentes de celles attachées à la valeur des chiffres représentés. Or cette langue des *Nombres*, tout à fait intelligible pour le vulgaire, était comprise par tous les savants du monde, quelle que fût la langue parlée. — Elle était comprise, en un mot, en dehors de toutes les langues, comme sont comprises aujourd'hui nos propositions mathématiques. — C'était bien la langue universelle tant cherchée de nos jours ; c'est de cette magnifique langue que Pythagore a pu dire que « l'arithmétique était la plus belle des connaissances et que celui qui la possèderait parfaitement aurait le souverain bien. »

Nous ne saurions nous étendre longuement sur cette vaste science, mais nous dirons en terminant que le sens des leçons de Pythagore sur les nombres est que ceux-ci contiennent des éléments de toutes les sciences, et le philosophe grec appliquait cette science des Nombres au monde invisible. C. Agrippa, Saint-Martin, *le Philosophe Inconnu*, surtout ce dernier, ont étudié les *nombres* d'une manière toute spéciale ; aussi renverrons-nous ceux de nos lecteurs qui voudraient approfondir cette question aux œuvres de Saint-Martin, notamment à son traité autographié.

**Nornes.** — Chez les Celtes, on désignait sous ce terme des Parques, des Vierges magiciennes et fatidiques, qui dispensaient les âges aux hommes ; ces Parques étaient au nombre de trois : Urda (le passé), Verandi (le présent) et Shalda (l'avenir) ; cette dernière a donné son nom aux Scalders qui prédisaient l'avenir. — Cf. — Bélisama ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules* (en cours de publication).

**Notaricon.** — L'une des trois divisions de la Kabbalah juive.

## O

**Obi.** — Terme qui désigne le Magicien ou le sorcier dans certaines tribus nègres.

**Obsédés.** — Personnes tourmentées et harcelées par de mauvais esprits, dont le nombre est beaucoup plus considérable qu'on le suppose généralement, car ne sont pas seuls obsédés ceux qui le paraissent. Il ne faut pas confondre les obsédés et les possédés. ceux-ci sont entièrement dépossédés de leur corps, dont se sont emparés de mauvais esprits, et, dès lors, les possédés peuvent arriver à la folie. (Voy. l'art. suivant.) Ils ne possèdent plus leur *self governement*.

**Obsession**. — L'obsession et la possession sont connues dès la plus haute Antiquité ; au Moyen-Age, elles ont été aussi fréquentes que dans l'antiquité et les Pères de l'Eglise les ont affirmées et admises par conséquent ; les exorcismes démontrent le fait d'une manière indiscutable.

La Renaissance a admis également, et les obsessions et les possessions ; voici ce qu'en pensait, au XVI^e^, l'illustre Paracelse :

« Une personne, dit il, qui est saine et pure ne saurait être possédée par des esprits élémentaires, parce que ces larves (*larvæ*) ne peuvent agir que sur les hommes qui leur donnent une place dans leur mental. Un esprit sain est comme une citadelle dans laquelle on ne saurait pénétrer sans la volonté de son maître. — Si on laisse pénétrer ces larves, elles excitent les passions humaines (des hommes et des femmes) et donnent naissance à de mauvaises pensées qui, en incitant le cerveau, font commettre de mauvaises actions ; elles aiguisent ainsi les esprits animaux (ou appétences bestiales) et étouffent bien vite toute espèce de moralité.

« Les mauvais esprits n'obsèdent que les humains chez lesquels domine l'animalité. La guérison de l'obsession ne peut être obtenue par des cérémonies et des exorcismes, car cette guérison est un acte purement psychique et moral. »

Par les lignes qui précèdent on voit que Paracelse savait fort bien ce que c'était que les obsessions : « un acte purement psychique et moral », rien de plus vrai ; mais où il se trompe, c'est quand il croit qu'on ne peut exorciser les personnes obsédées ou possédées par des élémentals ou des démons.

Aujourd'hui, même en dehors de l'exorcisme, on

peut, par simple magnétisation, dégager le corps de l'obsédé ou du possédé de l'esprit obsesseur; mais ce serait une grave erreur de croire que l'autorité d'un personnage pur, d'un saint homme ne puisse, par la force de sa volonté, expulser un mauvais esprit du corps d'un possédé.

Pour l'homme droit et probe, doué d'une forte énergie, il n'a nullement à redouter l'emprise d'un mauvais esprit. Du reste les cas d'obsession et de possession complètes sont, aujourd'hui que l'instruction est répandue, beaucoup moins fréquents qu'au Moyen-Age, par exemple.

Disons en terminant que quand l'obsession persiste même après la mort, elle constitue alors une des formes du Vampirisme (Voy. ce mot).

**Occulte** (*science*) ou **Occultisme.** — La science occulte embrasse dans son ensemble ce qu'on désigne généralement sous le terme de *sciences occultes*, c'est-à-dire l'Alchimie ou Hermétisme, l'astronomie, la kabbalah, la magie, la nécromancie, etc., etc.

Pour la grosse masse du public, l'occultisme, la science occulte, suggère généralement à son esprit des idées de sorcellerie, de diables et de fantômes (Nécromancie et Goëtie). — S'il nous fallait définir l'occultisme d'un seul mot, nous dirions que ce terme sert à désigner ce qui n'est pas connu, ce qui par conséquent est caché à la foule. — Pour l'ignorant, la chimie, la physique, l'astronomie, les mathématiques, les sciences en un mot, seraient de l'occultisme. Aussi l'on peut dire que chaque fois qu'un homme fait un pas dans la voie du progrès, il diminue le vaste domaine de l'occulte. L'étude de la science serait donc le but de l'occultisme, ce qui est très vrai. Mais il y a lieu d'ajouter que le terme science occulte a une bien plus haute signification, car il désigne l'étude des phénomènes qui ne peuvent être perçus par nos sens physiques, mais qui sont compris et interprétés par notre *sens intime*, celui que Paracelse nomme notre *sixième principe* (Voir pages 8 et 9, *la Psychologie devant la science et les savants* ; 1 vol. in-12. Paris, 1893).

Ce qui précède veut dire, dans un autre langage, que la science occulte enseigne, non ce que paraît être la nature, mais ce qu'elle est en réalité. Or, de toutes les études soumises à la curiosité humaine, l'étude de l'homme est de beaucoup la plus intéressante, disons même la plus importante, car se connaître soi-même, voilà la grande affaire pour l'homme. Malheureusement dans la vie réelle, dans les Ecoles scientifiques, on n'étudie que la forme extérieure de l'homme, c'est-à-dire son corps (*la bête humaine*), et l'on ne s'occupe nullement de son caractère réel, de son *Ego* ou *Moi* véritable. Or l'occultisme a pour but d'apprendre à connaître cet *Ego*, à développer les pouvoirs qui résident en lui. En poursuivant cette tâche de *se connaître*, l'homme se perfectionne de plus en plus, il affine ses sens et développe son *sens intime*; qui lui permet alors d'étudier avec fruit la science occulte.

**Od.** — Le Baron autrichien de Reichenbach a observé que diverses personnes, divers objets émettent une sorte de phosphorescence, un fluide lumineux, et il a dénommé celui-ci *Od* et *fluide odique*.

**Œil** (*mauvais*) — Funeste influence exercée par certains individus; elle est due le plus souvent par le fluide impur qui souille (consciemment ou inconsciemment) la personne à portée du possesseur du mauvais œil, dénommée en italien *Jettatura*, d'où le nom de *Jettatore*, donné à celui qui a le mauvais œil. — Cf. dans « Nouvelles Esotériques » de Mab : l'Ombrelle verte ou la *Jettatura*.

(*A suivre.*) Jean Darlès

# ÇA ET LA

*La vision des Boxers*

Pierre Loti, dans un de ses derniers articles sur Pékin, parle de l'attitude des bonnes Sœurs pendant l'insurrection des Boxers. Nous détachons ce passage :

« Il était singulièrement somptueux, ce cimetière des Pères Jésuites, qui furent jadis si puissants auprès des empereurs célestes, et qui empruntaient pour leurs propres tombes les emblèmes funéraires des princes de la Chine. La terre est jonchée à présent de leurs grands dragons de marbre, de leurs grandes tortues de marbre, de leurs hautes stèles enroulées de chimères; on a renversé, brisé toutes ces sculptures, brisé aussi les lourdes pierres des caveaux, et profondément retourné le sol.

« Un plus modeste enclos, près de celui-là, recevait depuis de longues années les morts des légations européennes. Il a subi la même injure que le beau cimetière des Jésuites : on a fouillé toutes les fosses, broyé tous les cadavres, violé même de petits cercueils d'enfant. Quelques débris humains, quelques morceaux de crâne ou de mâchoire traînent encore par terre, avec les croix renversées. Et c'est une des plus poignantes désolations qui se soient jamais étalées devant mes yeux au soleil d'un radieux matin.

« Tout à côté demeuraient des bonnes Sœurs, qui tenaient une école de petites Chinoises : il ne reste plus de leurs modestes maisons qu'un amas de briques et de cendres ; on a même arraché les arbres de leurs jardins, pour les repiquer la tête en bas, par ironie.

« Et voici à peu près leur histoire :

« Elles étaient seules, la nuit où un millier de Boxers vinrent hurler à la mort sous leurs murs, en jouant du gong ; alors elles se mirent en prières dans leur chapelle pour attendre le martyre. Cependant les clameurs s'apai-

sèrent et quand le jour se leva, les alentours étaient vides ; elles purent se sauver à Pékin et s'abriter dans l'enclos de l'évêché, emmenant le troupeau épouvanté de leurs petites élèves. Lorsqu'on demanda par la suite aux Boxers : « Comment n'êtes-vous pas entrés pour les tuer ? » Ils répondirent : « C'est que nous avons vu tous les murs du couvent se garnir de têtes de soldats et de canons de fusil. » Elles ne durent la vie qu'à cette hallucination des tortionnaires.»

Le fait a été confirmé à notre Directeur par Monseigneur Favier, lors de son récent séjour en France.

Hallucinations ! déclare M. Pierre Loti. C'est bientôt dit.

---

*Un curieux phénomène*

Le docteur Albert Berry nous signale un curieux phénomène :

Cher Monsieur Mery,

L'article du Révérend Père L... sur les « prodiges ou météores », a éveillé en moi le souvenir d'un phénomène assez extraordinaire, dont j'ai été l'un des témoins un soir du mois de janvier de cette année.

Il était environ 10 heures. La nuit était très sombre, bien que le ciel fût sans nuages, et une épaisse couche de neige couvrait le sol.

Nous étions en train de faire une partie de « dominos », lorsque le domestique frappe à la porte du salon et vient annoncer qu'il doit y avoir un incendie aux environs, car on aperçoit des flammes s'élevant par tourbillons dans les airs. Mon frère et moi sortons au plus vite et nous voyons en effet, dans la direction du soleil couchant, des flammes rouges qui semblent s'élever d'un village voisin. Ces flammes rayonnent à une hauteur prodigieuse et sur une très grande largeur. On eût dit tout le village en feu.

J'envoie aussitôt avertir quelques gens qui accourent et poussent des cris de lamentations en apercevant ces flammes terribles ; puis partent dans la direction du feu pour porter secours. A peine avaient-ils fait quelques centaines de mètres que les flammes disparurent subitement et l'on ne vit plus rien.

Le lendemain on n'entendit parler d'aucun sinistre et ces flammes vues dans les airs étaient un simple phénomène que les vieillards de nos campagnes racontent avoir vu certaines années. Un octogénaire que j'interrogeais à ce sujet me dit avoir été témoin cinq fois du même phénomène et il ajouta : « Celui qui aperçoit ces flammes le premier meurt dans l'année ». Je ne sais si cette prédiction se réalisera ; dans tous les cas, mon domestique, qui serait tout désigné, n'a pas envie de mourir.

On pourrait croire qu'il s'agissait là d'un feu de joie ou autre feu allumé pour détruire certains arbustes, ainsi qu'on pratique à la campagne. — Eh ! bien, j'affirme le contraire.— Le plus violent incendie ne pourrait donner des flammes s'élevant à une telle hauteur. C'était effrayant.

Veuillez, etc. Dr Berry.

---

*Une conférence sur la chiromancie*

L'*Avenir* de Bagnères-de-Bigorre rend compte, dans son numéro du premier septembre, d'une très intéressante conférence qu'a faite Mme Fraya, en cette ville, dans les derniers jours d'août.

C'était à l'occasion d'une kermesse faite pour une œuvre charitable, à laquelle Mme Fraya avait bien voulu prêter son gracieux concours, et dont elle a été la *great attraction.*

Cette conférence a eu un énorme succès ainsi que le relate l'*Avenir* en ces lignes enthousiastes :

« Les sceptiques — n'y en a-t-il point toujours et partout? — furent tout au moins subjugués par la grâce de cette devineresse que la capitale nous a prêtée pour quelques jours seulement et qui de nouveau la réclame ; car bien plus nombreux encore y sont les anxieux de l'heure inconnue qui tendent vers elle leurs mains suppliantes et ouvertes, et elle va s'en aller calmer ces troubles de sa voix si doucement caressante annonçant l'avenir avec un tel charme, qu'il peut même adoucir les terrifiantes évocations des lendemains sombres. »

---

# La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

## CHAPITRE DIXIÈME (*Suite*).

Malgré cette pensée qu'ils seraient libres un jour, je ne pus jamais arracher le pauvre Jaïre à sa tristesse. « C'est vrai, me disait-il, je serais délivré si Cantianille l'était, mais tu n'iras pas jusqu'au bout. » En deux circonstances seulement je le vis sourire un peu : une fois qu'il me remit un pacte, comme on le verra plus loin, et une autre fois que je lui disais, pour l'encourager : « Regarde donc ton trône, regarde ce qui est écrit dessus. — A quoi bon ? — A quoi bon, répliquai-je, il y a à quoi bon ? C'est sans doute le nom que tu porteras éternellement : tu l'auras bien mérité. » Il sourit un instant.

A partir de cette époque, ces trois petits anges (car c'est ainsi que je les nommerai maintenant), ces trois petits anges venaient le plus souvent possible pendant les exorcismes, et montraient les plus vifs sentiments d'amour de Dieu, de reconnaissance et d'humilité. Rien de plus touchant que leur langage, leur ton et leur physionomie. Béelzébuth, surtout, avait l'amabilité du plus charmant enfant. Cependant ils portaient encore des noms qui ne leur convenaient guère.

— « Je n'aime pas à t'appeler Béelzébuth, dis je un soir à ce dernier. Demande au bon Dieu comment il veut que je te nomme dorénavant ? — Veux-tu être mon parrain, me répondit il aussitôt, et Cantianille ma marraine ? je serai bien content. Quels sont les noms, j'en prendrai un. — Je m'appelle Marie Jean-Charles. — Eh bien ! je m'appellerai Charles, le petit Charles ; j'aime ce nom-là, et puis c'est par celui-là qu'on t'appelle, toi. » Béelzébuth devint donc le petit Charles. Le lendemain, Abner arriva : « Tu as donné un de tes noms à Charles, me dit-il doucement. est-ce que tu ne m'en donneras pas un. à moi ? — Choisis, je m'appelle encore Marie et Jean. » Il choisit le nom de Marie, dont il parut fort heureux. Après lui vint Jaïre, et comme il était toujours triste, je ne pensais qu'à l'encourager. — « Tu ne veux donc pas me donner de nom, à moi ? » Il avait un ton de tristesse et de doux reproche qui m'arracha des larmes. — « Je ne demande pas mieux, mon petit ami ; je m'appelle encore Jean, veux-tu ce nom-là ? — Oh ! non... un tel... s'appelle comme cela. — Veux-tu

t'appeler Henri ? — Non. — Quel nom veux-tu donc ? » Il réfléchit un instant. — « Si tu veux, je m'appellerai Chrysostome. » Je me mis à rire. — « Et pourquoi choisis tu ce nom-là ? » Il le savait bien, mais il ne me répondit pas. — « Pour répéter toujours : A quoi bon ! me disait plus tard le petit Charles, il n'est pas besoin d'être Chrysostome ! » Le malin enfant savait bien aussi la raison du choix, mais il ne voulait pas non plus me l'apprendre.

A partir du premier jour où ces trois anges nous apparurent, ils nous furent, le petit Charles surtout, du plus grand secours. Cantianille refusait elle de m'avouer les fautes auxquelles, trop souvent, le désespoir et les souffrances l'entraînaient encore ? J'appelais le petit Charles, ou il venait de lui même me raconter ce qu'elle avait fait. Puis il disparaissait pour que son âme pût revenir se confesser. Je répétais alors à Cantianille ce que Charles m'avait dit, et je l'amenais, à force d'instance, à m'avouer la vérité. Combien de fois l'ai-je confessée ainsi malgré elle ! Combien de fois l'ai-je vue irritée contre ce petit ange qui ne lui permettait pas de me rien cacher ! Les démons préparaient-ils contre elle quelques ruses ou quelques tortures nouvelles ? Charles venait nous en avertir. Avais je, moi même, quelque imprudence à me reprocher ou quelque danger à éviter ? Aussitôt il m'en prévenait ; serviteur humble, vigilant et dévoué, il n'omettait rien qui pût nous être utile.

Le plus grand service qu'il nous rendit, ce fut de prendre aux démons les derniers pactes de Cantianille. Le bon Dieu m'avait fait dire, pendant les exorcismes, que le jour où elle communierait bien pour la première fois, six pactes lui seraient rendus, à la condition que, six semaines auparavant, elle irait tous les matins à la messe, tous les soirs à l'église, qu'elle observerait les jours d'abstinence et que nous jeûnerions l'un et l'autre tous les vendredis. Comme elle avait manqué à plusieurs de ces conditions, nous ne pouvions plus espérer cette faveur. Mais Dieu eut pitié de nous. Et un jour le petit Charles, qui s'appelait encore Béelzébuth, m'écrivit : — « Il faut qu'Abner et moi te rendions tous les pactes que le bon Dieu devait lui donner le jour de sa communion, puisqu'elle n'a pas fait ce qu'il avait demandé. »

« Ces pactes, nous disait-il, sont, avec tous ceux des possédés, dans un grand coffre pareil à un coffre-fort de banquier. Il n'y a réellement pas de coffre, mais je ne peux pas te dire autrement. C'est comme s'il y en avait un. Ils sont là. » En effet, Cantianille nous a dit bien des fois qu'elle les voyait dans un endroit inaccessible, comme le serait l'intérieur d'une forte caisse fermée, mais rendue inaccessible par la puissance des démons et non par des planches ou du fer... C'était donc-là qu'il fallait prendre ces pactes. Et grâce à mille ruses, et surtout grâce à l'aide du bon Dieu, ce charmant petit ange parvint, en vingt-cinq jours, à me rendre non seulement les six pactes dont il m'avait parlé, mais douze autres encore.

Qu'il était heureux de ces conquêtes ! Il en jouissait comme un enfant. Un jour, je trouvai dans le portefeuille de Cantianille un billet qu'il venait d'y mettre sans qu'elle le sût. Il m'écrivait :

« Je suis grand ! j'ai pu en attraper un petit, petit. Ne le dis pas : Lucifer me battrait.

« J'ai peur, cache-moi.

« Elle en a un sur elle dans ce moment. Je t'aime bien. — Béelzébuth. »

Ou bien s'il m'apprenait de vive voix le succès de ses ruses, c'était avec la joie d'un enfant qui vient de faire une prouesse.

Mais là ne se bornait pas son dévouement. Ces pactes qu'il avait ravis aux démons, je ne pouvais les prendre, moi, qu'en faisant souffrir à Cantianille des douleurs inouïes. — « Que ma petite Cantianille a souffert aujourd'hui, m'écrivait-il une fois, et qu'elle va encore souffrir pour que tu prennes ce pacte ! Il est à Lucifer ! Ses douleurs seront atroces... Je t'aime bien, et puis ton papa, et puis ta maman. Je viendrai vous voir quand ma petite Cantianille sera guérie, et, si je peux, je viendrai auparavant, afin qu'elle ne sente pas ses douleurs. » Il venait en effet le plus souvent possible et restait tant que les souffrances ne dépassaient pas ses forces. Quel courage il me fallait pour torturer ainsi ce bon petit ange si charmant, si aimable ! Je faisais bien tous mes efforts pour diminuer ses douleurs, mais souvent elles devenaient telles qu'il était forcé de s'enfuir. Cantianille revenait alors, et, plus forte que Charles, elle les supportait mieux. Il était rare pourtant que Charles la laissât souffrir jusqu'à la fin ; il revenait en elle au bout d'un instant, plus fort, plus courageux. — « Je ne veux pas qu'elle souffre, me disait-il, je veux souffrir à sa place. » Il souffrait, en effet, avec un dévouement que jamais créature humaine n'aurait eu.

Abner, devenu plus tard le petit Marie, partageait de son mieux le dévouement de Charles, l'aidait quand c'était nécessaire et essayait aussi de nous rendre quelques pactes. Mais il n'en put prendre que deux ; aussi en était-il vivement peiné. Charles paraissait si heureux de rendre tant de services !... Il s'excusait comme un enfant, sans éprouver cependant la moindre jalousie contre son frère, plus adroit.

Quant à Jaïre (autrement Chrysostome), son découragement lui ôtait toutes ses forces, et lorsque nous l'engagions à imiter les deux autres, il nous répondait toujours : « A quoi bon ! vous n'irez pas jusqu'au bout. » Une fois cependant il parvint à prendre un pacte ; ce succès diminua un peu son découragement. Pauvre petit ange ! Il sourit un instant en nous racontant cette victoire ; et, depuis, il fut un peu moins triste, et, par contre-coup, la tristesse de Cantianille diminua aussi quelque peu. Charles aurait bien voulu l'encourager par d'autres succès. — « Viens donc, lui disait-il, viens donc, je t'aiderai, tu en prendras encore un. » Mais Jaïre n'était pas de force à surmonter deux fois son abattement. Le petit Charles eut recours à une charmante ruse. — « J'ai pris un pacte, me dit-il un soir, mais je ne l'ai pas. — Tu ne l'as pas ; et qu'en as-tu fait ? — Je l'ai caché pour le petit Chrysostome ; c'est lui qui va venir te l'apporter. Il sera bien content d'avoir fait quelque chose. » Un moment après, le triste Chrysostome arrivait, nous annonçant timidement qu'il apportait un pacte. — « Mais ce n'est pas moi qui l'ai pris, nous dit-il, bien, bien bas. C'est Charles !... » Nous ne savons lequel aimer le plus de ces deux petits anges, si bons pour nous, et si bons l'un pour l'autre.

Tant qu'il y eut un pacte à prendre, ils restèrent

tous les trois dans la compagnie et sous l'empire des démons. Mais au moment où le dernier fut rendu, ils leur échappèrent, sans monter au ciel, cependant, puisque Cantianille n'était pas encore délivrée.

Tout ce que les démons nous avaient appris forcément sur Cantianille et sur moi, sur notre fraternité, sur notre prédestination à une œuvre importante, et sur la rage de l'enfer contre nous, ces trois anges nous l'attestèrent aussi plusieurs fois avec grande joie. Ils étaient heureux des grâces que le bon Dieu nous avait faites ou nous ferait à l'avenir ; heureux du bien qu'il opèrerait par nous ; du triomphe que, par nous, il remporterait sur l'enfer. Charles s'appelant encore Béelzébuth, m'écrivait un jour :

« A l'enfant de prédilection, que j'aime bien.
« Demain soir, à minuit (c'était le 14 juin qu'il « m'écrivait ainsi), arrive l'anniversaire de la création « de ton âme ! Et demain, à minuit quatre minutes, « celle de Cantianille a été recréée à la tienne ; et la « tienne, sanctifiée par cette recréation de la sienne. « Le bon Dieu m'a bien recommandé de te le dire, il « t'aime tant, le bon Dieu ! »

Et le lendemain, un peu avant minuit, ce cher petit ange venait dans le corps de Cantianille, m'entretenir de cette merveille et m'exciter à la reconnaissance, jusqu'au moment où, minuit sonnant, Cantianille revint prier avec nous, pendant ces quelques instants si solennels !...

Je n'oublierai jamais quel bonheur inonda mon âme en ce moment !... Quelle force nous nous sentions ensuite pour braver tous les obstacles et accepter tous les sacrifices !

## CHAPITRE ONZIÈME

Ces merveilles nous préparaient à de plus grandes encore. Je savais, comme je l'ai dit précédemment, que Notre-Seigneur, la sainte Vierge, sainte Magdeleine et saint Michel, étaient toujours présents aux exorcismes. Or, le jeudi de la Fête-Dieu, anniversaire du jour où Cantianille avait fait son premier pacte, ainsi que celui de la création et de la purification de mon âme, il me vint une pensée qui me frappa. « Le démon, me disais-je, vient dans le corps de Cantianille remplacer son âme. Pourquoi Notre-Seigneur, la sainte Vierge et sainte Magdeleine n'y viendraient-ils pas ? C'est possible. Et puis, le bon Dieu est si bon ! Et j'ai si grand besoin de lui ! Je lui dirai : « Mon Dieu, venez si c'est votre bon plaisir ». Une prière faite ainsi ne saurait être téméraire.. Je pris donc la résolution de la lui adresser. Le soir, je fis part de mon dessein à Cantianille ; elle était triste, mal disposée ; elle refusa de s'y prêter. J'ai su par la suite que, Notre-Seigneur lui ayant appris avant moi ma résolution, le démon lui avait fait promettre de s'y opposer.

Je persistai néanmoins ; et malgré elle, je priai Jésus de vouloir bien venir en elle, me dire ce que je devais faire pour achever sa délivrance. Je vis aussitôt le corps de Cantianille frissonner légèrement des pieds à la tête, puis ses yeux me regarder avec une expression que je ne lui connaissais pas. Tout son visage était changé, c'était bien le même front, la même bouche, les mêmes yeux ; mais on sentait une autre âme dans ces organes. Quelle douceur, quelle bonté et en même temps quelle grandeur ! — « Eh bien, mon ami, me dit celui qui m'apparaissait, que me veux-tu ? » Etait-ce Jésus ?... N'était-ce pas un ange des ténèbres transformé en ange de lumière ?... Cependant Dieu, si bon, aurait-il puni de la sorte ma foi si simple et si confiante ?... Le cœur a ses raisons, a dit quelqu'un : une de ces raisons du cœur me disait que je pouvais me fier à Dieu. Et je répondis, en demandant ce que je devais faire pour sauver Cantianille. Jésus, car c'était lui (je dirai dans la seconde partie les raisons qui me l'ont prouvé depuis), Jésus m'encouragea à continuer les exorcismes ; il daigna même me remercier de mon dévouement pour cette âme, et me répéter que, pour elle seule, il n'hésiterait pas à souffrir une seconde passion. Puis il confirma tout ce que les trois anges et les démons m'avaient appris m'expliqua les merveilles qu'il avait opérées en ma faveur, pour me préparer à ses desseins. Bon Jésus ! comme il était navré de l'état général des âmes à notre époque ! Avec quelle onction pénétrante il m'exhortait à devenir humble, pur et doux, afin de travailler à son œuvre ! Ce divin entretien dura presque une demi-heure. Puis Jésus me promit de revenir, m'embrassa, me bénit et disparut.

Je me croyais en ce moment en face de Cantianille et je commençais à lui parler, quand je reconnus ma méprise.

Une autre âme que son âme avait remplacé Jésus. Son visage exprimait une bonté plus expansive et un peu moins de grandeur. J'étais moins timide, en présence de ce nouvel et aimable inconnu. — « Puisque mon fils vient, je peux bien venir aussi, me dit-il. » C'était la très sainte Vierge... Je ne l'avais pas appelée. Mais comment ne serait-elle pas venue, où il y avait du bien à faire ? Elle me parla comme l'avait fait Jésus, me disant à peu près les mêmes choses, mais d'une autre manière, avec un ton et un accent différents. Comme tout en elle exprimait bien ce sentiment que nous ne pouvons comprendre : d'une mère aimant Dieu comme son fils, et vénérant son fils comme Dieu ! Je renonce à peindre avec ses nuances propres, ce caractère de Marie.

Bien aimable sans doute était la sainte Vierge que mon cœur aimait tant à se représenter ! Mais qu'elle est bien plus aimable encore celle qui daignait m'apparaître alors, et qui, depuis, mapparaît si souvent !

(*A suivre*).

---

# A TRAVERS LES REVUES

MADAME LAY-FONVIELLE.

Nous trouvons dans l'*Initiation* un intéressant article de Papus sur Mme Lay-Fonvielle, la voyante de la place Saint-Georges. En voici quelques extraits :

Nous voudrions créer pour les faits psychiques ce qui existe pour les appareils électriques, auxquels on délivre, dans certains laboratoires, des feuilles de marche après de sérieuses études. Il ne s'agit donc pas pour nous de créer une nouvelle société d'Etudes psychiques comme il y en a déjà des centaines. Ces sociétés s'efforcent de convaincre les incrédules formant la majorité de leurs membres, notre laboratoire, de son côté, sera capable de dire à ces sociétés

quel parti réel elles peuvent tirer d'un médium dans leurs études.

Aussi avons-nous commencé, d'après ces principes, l'étude de Mme Lay-Fonvielle, l'excellent médium qui incarne la petite Julia, et nous nous sommes efforcé de faire appel le plus possible aux appareils physiques d'enregistrement en place des sens humains.

Tout d'abord nous nous sommes adressé au Dr Baraduc qui, en présence du Dr Rozier, a déterminé avec ses appareils la formule biométrique du médium.

FORMULE BIOMÉTRIQUE
*30 avril 1904*
Mme Lay Fonvielle
*Avant, pendant et après l'incarnation de Julia*

Avant : Droite. Répulsion. 5. Gauche. Attraction. 15. Santé involutive.

Pendant : Droite. Attraction. 5. Gauche. Attraction. 20. Invasion. Impressionnabilité psychique.

Après : Droite. 0. Gauche. Attraction. 10. Impressionnabilité psychique et fatigue physique.

Cela « fixé », il s'agissait de faire appel à la photographie pour se rendre compte si vraiment ce médium était capable de manifester la surabondance de force psychique caractérisée par la présence de « Julia ».

Mais d'autre part, il fallait éviter le mieux possible les multiples causes d'erreurs pouvant modifier les résultats.

A cet effet, les expériences furent faites avec des plaques (6 1/2 × 9, Mercier), enfermées dans des châssis métallique (châssis de l'adapteur R. Guénault). Chacun de ces châssis était lui-même enveloppé de papier rouge et ficelé. Ainsi se trouvaient écartées :

1° La possibilité pour les plaques d'être voilées par une déchirure de papiers (quand elles sont enveloppées seulement dans du papier noir) ;

2° La possibilité d'être voilées par des corps fluorescents, des rayons X, etc., puisque chaque plaque était dans un châssis entièrement métallique.

La première expérience eut lieu avec trois plaques et fut conduite de la manière suivante :

Une plaque fut mise de côté pour servir de témoin.

Une autre plaque fut portée, le vendredi 5 juillet, chez le médium qui la tint dans les mains pendant dix minutes, de 5 heures 20 à 5 heures 30.

(Nous l'appellerons la plaque J.)

Enfin la troisième plaque fut laissée chez moi, boulevard Montmorency, à environ 6 kilomètres du logement du médium, et elle fut placée sur un meuble désigné par « Julia ». (Nous l'appellerons la plaque M.)

Le 5 juillet, à 9 heures 20 du soir, la plaque J est développée avec du révélateur « Cristallos » neuf, elle est fixée dans du fixé-cliché de Mercier, également neuf, et lavée dans de l'eau contenant du sel iodé.

Elle est manifestement impressionnée et présente, au centre, un dessin de fluide très net, sans former un portrait caractéristique.

La plaque M passe la nuit sur le meuble de mon cabinet de travail. Le 6 juillet, au matin, elle est développée comme la précédente.

Elle est aussi très manifestement impressionnée, et le dessin est plus net que dans la plaque J.

La plaque témoin est développée immédiatement après et dans le même bain ; elle est absolument indemne de toute impression et de tout voile. Cela détruit les objections de ceux qui pourraient croire que c'est le développateur ou la lumière du laboratoire qui peuvent impressionner les plaques.

Le 24 juillet, nouvelle expérience. La plaque tenue par le médium pendant treize minutes est fortement impressionnée, et on peut y voir plusieurs profils. La plaque restée à domicile et la plaque témoin ne subissent aucune impression.

Le samedi 27 juillet, douze éléves de l'école hermétique se rendent en groupe chez le médium. Chacun d'eux avait une ou plusieurs plaques. Chaque plaque est tenue de soixante à cent vingt secondes et rendue à son propriétaire. Ces plaques ont ensuite été développées par des professionnels un peu partout. La plupart des résultats ont été négatifs et, seuls, quelques échantillons sont voilés ou légèrement impressionnés.

De ces expériences nous détacherons les premières conclusions suivantes :

1° Le médium, Mme Lay Fonvielle, a la faculté d'agir sans contact et à distance sur des plaques photographiques enfermées dans des châssis métalliques ;

2° Pour les plaques mêmes en contact avec le médium, la durée *minima* pendant laquelle cette plaque dut être tenue est de *treize minutes*. Au-dessous de ce temps, l'impression est nulle ou à peine perceptible ;

3° Pour les plaques sur lesquelles l'action se produit à distance, cette durée d'exposition *minima* semble atteindre de douze à vingt-quatre heures.

Ces expériences vont être méthodiquement poursuivies.

Ne terminons pas sans remercier Mme Lay Fonvielle de son extrême obligeance.

Papus.

---

## UN NOUVEAU MÉDIUM REMARQUABLE

De la *Revue spirite* :

On fonde de grandes espérances en Allemagne sur un nouveau médium, une jeune fille, connue sous le pseudonyme de « Emmeline Stillfried », et qui s'annonce comme devant être un remarquable médium physique. Elle a été découverte par M. Rosali, de Berlin, à ce que rapporte la *S iritische Rundschau*, et dès les premières séances avec elle on a obtenu des apports de petits objets. Désireux de bien faire vérifier ses pouvoirs, M. Rosali s'adressa au président de la Société « Psyché zur Wahrheit », M. Schœnherr, qui fit procéder à deux expériences sous des garanties de contrôle qui paraissent irréprochables.

Il fit fabriquer deux boîtes en bois par un des membres de la Société. Ces boîtes furent livrées vides, en présence de neuf personnes, dont plusieurs journalistes. Devant eux elles furent clouées et les têtes des clous recouvertes de cachets appartenant aux assistants. Dans le premier cas, il y avait 18 cachets portant 4 empreintes différentes. Dans le deuxième cas, il y avait 36 cachets et également 4 chiffres divers. Des experts affirmèrent l'impossibilité d'introduire quoi que ce soit dans ces boîtes sans laisser de traces d'ouverture, et on livra les boîtes au médium, qui les emporta chez elle et les rendit peu de jours après. Les commissaires ayant constaté que les boîtes étaient parfaitement intactes, elles furent ouvertes en leur présence, et l'on trouva dans la première une peinture représentant une tête du Christ, et dans la seconde diverses pièces de monnaie française et suisse.

Des procès-verbaux de ces expériences ont été rédigés

immédiatement, et sont publiés sous la signature de garantie de M. Kuhaupt, secrétaire de la Société.

G. Bera.

---

DESSINS MÉDIANIMIQUES DE MADAME ALINE TEISSIER

De la même *Revue Spirite :*

Il y a une année déjà, l'*Echo du Merveilleux* mentionnait dans ses colonnes le talent d'un médium dessinateur, dont les œuvres viennent à mon tour de m'intéresser vivement.

L'esprit guide de la dame Teissier est Indien, et il imprime à tous ses dessins le cachet original des contrées tropicales dont les mystères semblent se condenser sous ses crayons. Ce sont des reproductions extrêmement artistiques de la flore aquatique dans ces pays merveilleux où la fiction et la réalité s'enchevêtrent, se cachent pour ainsi dire l'une dans l'autre, comme pour intriguer et dérouter celui qui cherche l'idée à travers les mille caprices de la nature et les mille arabesques de l'art.

Ainsi, dans le réseau serré des plantes et des feuillages épandus dans un savant et inextricable fouillis, se dégage pourtant, plus ou moins formé, plus ou moins complet, l'être réel dont la vie s'est longtemps concentrée à l'intérieur de ce nid de verdure avant de s'essayer, de se produire au dehors.

C'est la transformation du végétal en animal à laquelle on assiste et ce prodige est sous nos yeux alors que des millions de lieues nous en séparent.

Combien intéressants et curieux sont ces mystères inconnus pris pour ainsi dire sur le vif, grâce à l'intuition particulière qui peut en saisir et en retracer les moindres détails. On voit, dans les dégagements progressifs des profondeurs du dessin, la tête d'un animal apparaître craintivement et sortir comme à regret des palmiers, des roseaux qui l'ont couvé et abrité dans l'invisible. Puis le corps se montre, comme poussé par une force impulsive, parfois à l'état d'ébauche, d'autres fois plus ou moins orné et perfectionné suivant les caprices de la nature ou les lois de l'espèce.

Quelques-uns naissent coiffés tout comme certains d'entre nous ; la tête et le cou empanachés de plumes et d'oripeaux bizarres, relevant haut l'aigrette aristocratique et constituant un type de beauté sauvage toujours indien ou chinois.

D'autres échantillons de ces animaux étranges portent au contraire dans le dénûment de leur être les stigmates d'une évidente infériorité. Tous forment dans l'ensemble un effet saisissant : chacun d'eux porte en soi toute une révélation surnaturelle, une vision presque palpable de la fusion permanente des êtres et des choses, de la matière et de l'esprit.

A travers les variétés, les contrastes, les oppositions de couleur, d'ombre et de lumière de ces dessins magiques aux énigmatiques contours, plane le charme troublant de l'inconnu, de l'invisible à demi dévoilé ; le problème des sources de la vie est là tout prêt à se livrer, sous les voiles transparents de ces feuillages mystérieux et de leurs fleurs, emblèmes de la fécondité.

Plusieurs artistes de talent ont admiré ces œuvres uniques et en ont proclamé la haute valeur au point de vue du dessin ; mais comme toutes les choses idéales, la belle collection de Mme Teissier ne s'est pas vulgarisée ; elle est restée jusqu'à présent dans un certain noyau d'élite très flatteur certainement, mais peu propice au maintien et à l'extension de sa médiumnité.

C'est vraiment grand dommage et il serait à souhaiter qu'un grand courant de sympathie vienne la soutenir dans son œuvre et la sauver du découragement qui menace de l'envahir. Le grand apanage du surnaturel, en épuisant vite les forces du sujet qui le possède, crée à tous ceux qui en ont connaissance le devoir fraternel du soutien et de l'appui physique et moral. Souvent, à côté d'une belle œuvre, il y a place pour une bonne œuvre ; en la signalant, ne rend-on pas service à ceux qui pourraient peut-être passer à côté sans la voir ?

Puissé-je inspirer ces sentiments à tous les lecteurs de la *Revue*, en même temps que le désir de contempler par eux-mêmes les dessins médiumnimiques dont je viens de les entretenir (1).

L'esprit dessine aussi parfois des croix byzantines d'une grande beauté ; à côté de l'emblème de la vie, celui de la souffrance n'est-il pas tout indiqué ?

Aussi, combien heureux sont ceux qui ont le pouvoir, rien qu'en ouvrant leur cœur ou leur bourse, de supprimer la souffrance et de refaire la vie !

Spero.

---

L'ENVOUTEMENT DEVANT LA COUR SUPRÊME DE LEIPZIG

On a vu, dans le corps de ce numéro, que la Cour de cassation allait avoir à se prononcer sur le « miracle ». La citation suivante de la *Revue des Etudes psychiques* montre comment la Cour suprême de Leipzig s'est prononcée sur l' « envoûtement » :

Les journaux annonçaient, vers la moitié du mois de juin que la Cour suprême de Leipzig avait tranché l'intéressante question suivante :

« La sollicitation pressante de tuer quelqu'un par des incantations et des moyens spirites (?) est-elle punissable par le Code ? ».

La Cour répondit « non », s'appuyant sur cet axiome juridique que « l'intention seule de nuire ne saurait être un délit ; de même une tentative, en dehors de la causalité physique et psychique, ne saurait être punissable. »

Sans discuter le principe juridique sur lequel se base la sentence en question et sur lequel il y aurait pourtant bien quelque chose à dire, il nous suffira de faire remarquer:

1° Que si la personne visée par la tentative de maléfice vient à avoir connaissance de ce qu'on machine contre elle, sa santé ou sa raison peuvent réellement en souffrir, par effet de la suggestion : ce qu'aucun savant moderne ne songera certainement à mettre en doute ;

2° Que si la télépathie existe réellement la suggestion pourra tout aussi bien, dans certains cas, heureusement assez rares, agir à distance ; et alors il ne sera pas même nécessaire que la personne visée par l' « envoûtement » se rende compte d'une manière consciente du mal qu'on veut lui faire pour qu'elle le subisse.

---

(1) Mme Aline Teissier, demeure, 44, rue des Bernardins (Paris).

---

*Le Gérant :* Gaston Mery.

Impr. Jean Gainche, 15, r. de Verneuil, Paris.
*Téléphone* 215-10